

# LA REVUE DU CAIRE

*ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS  
DE LANGUE FRANÇAISE*

(Section Egypte)





# LA REVUE DU CAIRE

---

FONDÉE EN 1938  
Vol. XXVI No. 137

FÉVRIER 1951

DIRECTEUR :  
*Alexandre Papadopoulos*

---

## LAPLACE

Pierre-Simon Laplace est né à Beaumont-en-Auge, en Normandie, le 23 mars 1749. Des cérémonies commémoratives du deux-centième anniversaire de sa naissance ont rendu hommage, voici deux ans dans son pays natal, à Caen, à Arcueil, à Paris, à l'œuvre d'un des savants qui honorent le plus l'humanité.

Laplace fut mathématicien, astronome et physicien, mais son réalisme avisé de Normand ne créa et n'utilisa les méthodes mathématiques que comme des outils pour la recherche. Il ne les cultiva pas comme but suprême de son activité ni pour la joie esthétique qu'elles peuvent créer. Cependant, bien des formules et des théories de cette science portent le nom de Laplace.

Astronome, il fut le génial continuateur de Newton. La découverte de l'attraction universelle en 1666 apportait au monde un grand principe pour l'explication des mouvements des astres. L'œuvre de Laplace, a été l'édification de cette Mécanique céleste qui, à partir du principe newtonien, permet de déterminer, avec une étonnante exactitude, les mouvements relatifs de la Terre, du Soleil, de la Lune, des planètes et de leurs satellites, des comètes. Il a créé la Théorie des perturbations qui met en évidence les influences mutuelles de plusieurs astres voisins. Lorsque deux astres sont seuls en présence, le mouvement de chacun d'eux par rapport à l'autre s'effectue sur une trajectoire

en forme de cercle aplati qu'on nomme une ellipse : c'est une ellipse que dessine l'ombre d'un cercle sur un mur. Si d'autres astres, plus éloignés ou de masses moindres, interviennent avec les deux premiers, la trajectoire est déformée, le mouvement subit des perturbations qu'il importe de calculer avec précision.

Laplace a complété cette magnifique construction mécanique par des conclusions sur la stabilité du monde solaire qui ont apporté à l'humanité des apaisements pour sa sécurité astronomique. On pouvait craindre en effet que, le Soleil s'éloignant trop de la Terre ou s'en rapprochant trop, la vie de notre planète ne soit un jour détruite par la chaleur ou par le froid. Newton avait envisagé cette hypothèse en mettant tout son espoir dans une intervention miraculeuse qui, au moment opportun, viendrait corriger ce désordre mathématique. Laplace a démontré que les distances moyennes de la Terre au Soleil et à la Lune ne pourraient de longtemps devenir ni trop grandes ni trop petites. L'avenir de notre système solaire est ainsi pour longtemps assuré.

Le génie de Laplace s'exerça sur tous les grands problèmes que posent les mouvements des corps célestes. On avait remarqué certaines particularités dans les mouvements des planètes Jupiter et Saturne : la vitesse de l'une diminuant tandis que celle de l'autre augmente. Laplace expliqua cette anomalie par l'attraction mutuelle de ces deux astres combinée avec les durées de leur révolution autour du Soleil. Il en résulte des variations de vitesses formant un phénomène périodique dont la période est de neuf cents ans.

L'étude des mouvements des quatre satellites de Jupiter que Galilée avait découverts et qui étaient seuls connus au temps de Laplace, avait montré que leurs vitesses décroissent. Laplace montre que ce ralentisse-



ment est lié à une augmentation de l'excentricité de l'orbite de Jupiter, c'est-à-dire à son aplatissement. L'explication de ce phénomène a conduit Laplace à examiner l'anomalie analogue que présente le mouvement de la Lune pour laquelle la vitesse augmente tandis que l'ellipse terrestre s'arrondit. Laplace n'a cependant pas tout expliqué ainsi et ce n'est qu'après sa mort que l'on découvrira un ralentissement de la rotation de la Terre sur elle-même, c'est-à-dire une augmentation de la durée du jour sidéral dont l'effet complète celui de Laplace. Si l'on observe que les trois découvertes dont je viens de parler ont été faites par Laplace à 24 ans, à 35 ans, à 38 ans, on se rendra mieux compte de la puissance de son génie.

A côté de ces travaux éclatants, je me bornerai à citer ses recherches sur les marées, sur la forme de la Terre, sur les phénomènes capillaires, la chaleur, le son, le baromètre, le calcul des probabilités : le physicien chez lui ne le cédait pas à l'astronome.

Mais sa plus grande création demeure la Mécanique céleste. Les continuateurs de cette œuvre furent Le Verrier, Tisserand, Henri Poincaré. Le Verrier, normand comme Laplace, appliquant ses méthodes, découvrit en 1846, par le calcul, l'existence de la planète Neptune dont la présence permettait d'expliquer les irrégularités du mouvement d'Uranus.

L'œuvre de Laplace a été exposée par lui dans sept volumes ; les cinq premiers sont consacrés à la Mécanique céleste ; le sixième est un exposé du Système du Monde ; le dernier, une théorie analytique des probabilités. A ces sept volumes, l'Académie des Sciences en a ajouté sept autres réunissant ses divers mémoires.

L'exposé du Système du Monde est une magnifique synthèse où, sans le secours des formules mathé-

matiques, dans une langue simple mais parfois éloquente, il montre comment la théorie de la pesanteur universelle permet d'expliquer les mouvements de l'Univers. Dans une courte Note, il expose son hypothèse cosmogonique à partir de la condensation d'une nébuleuse. Elle se heurte à bien des objections à la lumière de nos nouvelles connaissances sur le système solaire. Mais il faut observer que l'esprit réaliste et précis de Laplace ne semble pas y avoir attaché beaucoup d'importance. Ce volume constitue un hymne à l'astronomie et un chant de victoire pour l'esprit humain. Les dernières lignes restent inoubliables :

« L'astronomie, par la dignité de son objet et par la perfection de ses théories, est le plus beau monument de l'esprit humain, le titre le plus noble de son intelligence. Séduit par les illusions des sens et de l'amour-propre, l'homme s'est regardé longtemps comme le centre du mouvement des astres, et son vain orgueil a été puni par les frayeurs qu'ils lui ont inspirés. Enfin, plusieurs siècles de travaux ont fait tomber le voile qui cachait à ses yeux le système du monde. Alors il s'est vu sur une planète presque imperceptible dans le système solaire, dont la vaste étendue n'est elle-même qu'un point dans l'immensité de l'espace. Les résultats sublimes, auxquels cette découverte l'a conduit, sont bien propres à le consoler du rang qu'elle assigne à la Terre, en lui montrant sa propre grandeur dans l'extrême petitesse de la base qui lui a servi pour mesurer les cieux. Conservons avec soin, augmentons le dépôt de ces hautes connaissances, les délices des êtres pensants. Elles ont rendu d'importants services à la géographie et à la navigation ; mais leur plus grand bienfait est d'avoir dissipé les craintes produites par les phénomènes célestes, et détruit les erreurs nées de l'ignorance de nos vrais rapports avec la nature, erreurs



et craintes qui renaîtraient promptement, si la lumière des sciences venait à s'éteindre ».

Tandis qu'il plaçait les astres sous les lois de la mécanique, Laplace cherchait, dans la constitution moléculaire des corps, des univers nouveaux à soumettre à ces mêmes lois. Il les tenait pour des systèmes aussi remarquables que le monde planétaire mais beaucoup plus compliqués. L'introduction de la mécanique dans la physique corpusculaire, à laquelle Descartes et Newton avaient songé, a été réalisée par Laplace.

Laplace fut le centre du mouvement scientifique français sous l'Empire et la Restauration. Chef d'école, organisateur, animateur, il était accueillant aux jeunes esprits qui venaient à la science, les conseillant et les aidant, parfois avec une infinie délicatesse comme en témoigne un récit de Biot. Celui-ci avait découvert des résultats mathématiques que Laplace lui fit exposer devant l'Académie des Sciences. Après cette présentation, il révéla au jeune savant débutant, en lui demandant le secret, qu'il possédait ces mêmes résultats et les avait jadis consignés dans un cahier qu'il lui montra.

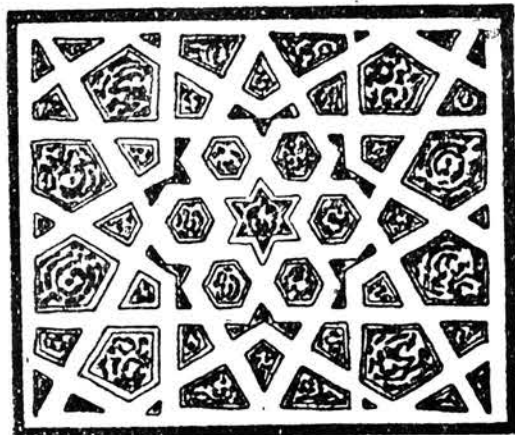
Laplace a vécu plus de vingt ans dans une maison qu'il avait achetée à Arcueil en 1806, contiguë à celle du chimiste Berthollet. Tous les quinze jours, il y réunissait la « Société d'Arcueil » où les savants de l'époque, réunis à des jeunes qui s'appelaient Arago, Biot, Gay-Lussac, Thénard, discutaient travaux et expériences, échangeaient avis et conseils, préparaient de nouvelles recherches.

Il est mort le 5 mars 1827, cent ans presque exactement après Newton, couvert de gloire et de dignité; membre de l'Académie des Sciences depuis 1773 et de l'Académie française depuis 1816. Mais le savant

prudent et sage qu'il avait été toute sa vie savait mesurer l'étendue des connaissances humaines ; il ne se dissimulait pas la tâche écrasante qui s'offre à ceux qui veulent découvrir les lois naturelles, et ses derniers mots furent : « Ce que nous connaissons est peu de chose, ce que nous ignorons est immense ».

PAUL MONTEL

*de l'Académie des Sciences*





# LE SULTAN BAIBARS

## INTRODUCTION

Saladin, vainqueur des Croisés et fondateur de l'empire Ayubide, semble écraser de toute sa grandeur beaucoup de monarques d'Orient dont la destinée n'a pourtant pas été moins glorieuse. Il est d'une époque particulièrement héroïque et terriblement agitée qui, coïncidant d'un côté avec l'effritement de l'empire Abbasside sous les coups des Mongols, et d'un autre côté avec la fin de l'empire Ayubide lui-même et la naissance de l'empire Mameluk juste au moment où avait lieu la Croisade Franque contre l'Égypte, vit éclore de belles figures toutes de courage et d'héroïsme. C'est à ce moment précis qu'apparut cet homme extraordinaire que fut Baibars qui, prenant en mains le commandement d'une armée en déroute sans avoir combattu, renversa la situation à son avantage et sauva l'Orient d'un désastre presque consommé.

« Les Mameluks, dit M. R. Grousset, eurent la fortune de trouver un chef, un des meilleurs hommes de guerre de tous les temps, le Mameluk turec Baibars Bundukdari, l'Arbalétrier, dont l'intervention contre les Francs, comme dix ans plus tard contre les Mongols, allait changer le cours de l'histoire. Il suffit de l'entrée en scène de ce soldat de race pour rallier les fuyards, les regrouper, mettre à profit la faute du comte d'Artois et faire de Mansura délivrée, le point de départ d'une contre-attaque ».

Les événements se sont par la suite succédé à une

cadence accélérée. L'on eût dit le monde en folie. Des peuples en armes s'étaient levés de toutes parts pour marcher les uns contre les autres. Des légions innombrables sorties des plateaux de la Mongolie, cette pépinière de guerriers, s'étaient répandues de tous côtés, menaçant de tout emporter sur leur passage : Bagdad, Damas, Jérusalem ! Le Caire allait-il sombrer à son tour ?

Baibars qui, à la suite d'un coup de force contre le parti Salihite et son chef l'Emir Farès Aqtai avait dû fuir avec ses Bahrides en Syrie, fut un moment indécis sur l'attitude à prendre. De Bagdad où il était arrivé peu avant la consommation de sa ruine, il se pressa de rentrer au Caire. Qutuz le sultan en charge, quoique bon guerrier comme du reste toute cette génération de Mameluks, était un personnage sans consistance, cruel et inconséquent, épris surtout de chasse et de plaisirs. Alors que lui, Baibars, était au devant du danger à la tête des troupes, Qutuz, escorté de ses officiers, allait chasser le lièvre ou la gazelle. Un jour, au retour de la première campagne contre les Mongols qu'il rejeta jusqu'à l'Euphrate, Baibars qui avait dû, dans la fameuse bataille de Ain-Jalût, soutenir tout le choc avec sa seule cavalerie, cette cavalerie devenue légendaire depuis Mansura, tandis que Qutuz, faussant les plans établis, s'attardait peut-être à dessein avec le gros de l'armée ; Baibars, disons-nous, excédé, déchaîné, l'envoya chasser dans l'éternité. Et se saisissant du trône avec l'audace qui le caractérisait, il sut s'imposer aussi bien à ses partisans qu'à ses adversaires et à ses ennemis, et le monde s'aplatit à ses pieds. De jour en jour il affermit sa puissance et son autorité en volant de victoire en victoire ; et édifiant un vaste empire, il s'appliqua à l'asseoir sur des bases solides en le gouvernant avec fermeté et justice. Et si l'heure du Destin



sonna un peu trop tôt pour lui, il n'en réalisa pas moins une œuvre grandiose digne d'un grand capitaine.

---

### I. — Les Mongols.

Laissons Baibars en Syrie où il avait dû fuir avec ses Bahrides lors de l'assassinat d'Aqtai, et occupons-nous un moment des Mongols, dans l'intérêt même du récit et de l'enchaînement des faits qui vont porter l'Arbalétrier au trône du sultanat.

La Cour du Grand Khan était à quelques journées de marche au sud de Qaraqorum. Il y avait là une foule d'Atabeks venus de Perse et d'ailleurs pour payer tribut ou apporter des présents, ainsi que des ambassadeurs des sultans de Konia et de Delhi ; de l'empereur de Nicée Jean III Vatsès ; du roi de Géorgie David ; du Malik de Transjordanie ; du roi de France Louis IX ; puis Hethoum roi d'Arménie. Il y avait aussi un orfèvre parisien, Guillaume Boucher, et une lorraine de Metz, Pâquerette, mariée à un russe et attachée au service d'une des femmes du Khan.

La Cour se transporta avant Pâques à Qaraqorum même. C'était une Cour bizarre où des prêtres nestoriens officiaient devant le Khan, où se coudoyaient Alains, Russes, Arméniens, Hongrois, Géorgiens, chrétiens de tous pays. En confiant à son frère cadet Hulagu, le soin d'envahir la Perse et l'Irak, Mongka lui donna les instructions à suivre :

« Les usages, les coutumes et les lois de Gengis Khan, tu les établiras depuis les bords de l'Amû-daryâ jusqu'à l'extrémité du pays d'Égypte. Tout homme qui se montrera soumis et obéissant à tes ordres, tu le traiteras avec bienveillance. Quiconque te sera indo-

cile, tu le plongeras dans l'humiliation. En toute circonstance, ne manque pas de consulter ta femme Doquz Khatûn et de prendre son avis ». (1)

C'est sans doute là qu'il faudrait chercher et trouver la cause de l'ascendant que Doquz Khatûn ne cessa d'exercer sur son mari.

A l'exemple du Grand Khan, Hulagu s'était fait entourer de moines de toutes les nations, nestoriens, arméniens, syriens, romains, tous accourus pour faire leur cour au maître du moment. Au moine Vartan qui avait gagné sa confiance, Hulagu disait :

« Comment ces moines sont-ils venus de partout à la fois pour me bénir ? N'est-ce pas un témoignage que Dieu incline en ma faveur ? Je t'ai fait venir pour que tu pries pour moi, toi aussi, de tout ton cœur ».

Hulagu avait donné à sa tente la forme d'une église, et le jamahar, — crécelle, — appelait les fidèles à la prière. Tous les moines de toutes les nations officiaient en même temps.

Ayant soumis la Perse, Hulagu somma le calife de lui reconnaître sur Bagdad des prérogatives temporelles. Or, le pouvoir temporel, les Abbassides l'avaient conquis sur les sultans Seljukides, et à cette exigence du Khan, le calife opposa sa souveraineté spirituelle.

« Tu sais sans doute, disait Hulagu dans son message au calife, quel sort les armées mongoles ont, depuis Gengis Khan, infligé au monde ; quelles humiliations ont subies les shahs Khawarizms, les Seljuq.

---

(1) Doquz Khatûn était la petite fille de Wang Khan Toghrul, le prêtre Jean de la légende, roi de Kerit, dans la Mongolie orientale. Son autre femme, Tuqiti Khatûn, était la propre nièce de Doquz. Nestoriennes fanatiques, elles excitaient leur mari contre les autres sectes, et particulièrement contre l'Islam.

et les autres rois et atabeks. La porte de Bagdad s'était pourtant ouverte devant ces races qui y ont, toutes, établi leur domination. Comment l'entrée de cette ville nous serait-elle interdite, à nous qui possédons la force et la puissance. Garde-toi de lutter contre l'Étendard ».

« O jeune homme à peine entré dans la carrière, répondait le calife, tu te crois déjà, dans l'ivresse d'un moment, supérieur au monde entier. Rappelle-toi que, de l'Orient au Maghreb, les rois comme les mendiants sont les esclaves de cette Cour califienne, et qu'il nous suffit de leur en donner l'ordre pour qu'ils se lèvent et se groupent sous notre étendard ».

Ce duel épistolaire aurait encore pu se prolonger et laisser quelque répit au calife, si la populace ne s'était jetée sur les ambassadeurs pour les couvrir d'injures.

Hulagu jura de détruire Bagdad. Affolé, le calife songea à frapper monnaie et à faire dire la khutba au nom du gengiskhanide. Mais l'Aibek, appuyé sur l'armée et la populace sunnite, menaça de le déposer. Pourtant, le vizir Moâyad Eddin, de confession shi'ite, connaissant la veulerie de tout ce monde et sachant que toute résistance était inutile, conseilla au calife d'acheter plutôt à prix d'or la retraite des Mongols. Mais ce calife sans intelligence et sans volonté, crut qu'à sa voix tout le monde musulman, depuis l'Égypte et la Syrie jusqu'à l'Iran et au Turkestan, se lèverait pour rallier le drapeau noir du califat, comme il s'en était vanté dans sa réponse au Khan. Ce n'était qu'un rêve et un rêve vain, les atabeks de l'Iran et du Turkestan ployaient déjà sous la botte mongole, et les Syriens et les Égyptiens étaient trop embarrassés de leurs propres affaires pour accourir au secours du calife.



Cependant, le calife réussit à recruter une armée de mercenaires parmi les Persans et les Turcs de l'Iran, mais dans sa sordide avarice, il oublia de payer la solde des troupes. Il ne lui restait plus que l'espoir d'un miracle, l'espoir de voir s'accomplir de vagues prophéties qui menaçaient des pires calamités l'imprudent qui s'attaquerait à la capitale de l'Islam.

Rassuré, pour sa part, par des prophéties contraires, rassuré par ses propres devins qui lui prédisaient une victoire éclatante, Hulagu mit en branle son armée.

## 2. — La ruine de Bagdad.

Au mois de novembre 1257, Baiju descendait d'Asie Mineure par la route de Mossul pour prendre Bagdad à revers sur la rive occidentale du Tigre ; alors que Kitbuga empruntait avec son aile gauche la route de Luristan. Quant à Hulagu, il descendit vers Hamadân sur le Tigre, en passant par Kirmanshah et Holwan. Le regroupement des trois armées devait s'opérer dans la banlieue même de Bagdad.

Au mois de Janvier 1258, les armées mongoles étaient exactes au rendez-vous. L'Aibek sortit à la tête de l'armée califale pour tenter une manœuvre qui eut empêché la concentration, mais les Mongols, inondant le terrain derrière lui et lui barrant toute voie de retraite, se jetèrent sur l'armée abbasside et la taillèrent en pièces.

L'investissement de la ville s'opéra rapidement, du côté occidental par Baiju, Buga Timour et Sungunjag ; et du côté oriental par Hulagu et Kitbuga. Les fortifications orientales furent vite occupées et de solides barrages établis sur le Tigre. Prise dans un puissant étau, la ville n'avait plus qu'à capituler. Le calife essaya bien d'envoyer en ambassade auprès du Khan,

son vizir shi'ite Moâyad Eddin et le Katholikos nestorien Makhikha, mais le Mongol à tête carrée resta intraitable.

A Bagdad, la population passa vite de l'excitation extrême à l'abattement le plus complet. La garnison tenta bien une sortie, c'était plutôt une fuite qu'une sortie, mais elle fut vite rattrapée et passée au fil de l'épée. Le calife dut finalement se rendre. Hulagu exigea que la population déposât les armes. Ceux qui se rendaient ainsi par groupes étaient impitoyablement massacrés. La boucherie dura bien sept jours. Cependant une partie des Bagdadiens n'avaient pas obtempéré à l'ordre du calife, et devant le sort réservé à leurs concitoyens, préférèrent mourir les armes à la main. Hulagu fit mettre la ville à feu et à sang, et rien ne fut épargné, même pas les vieillards, les femmes ni les enfants : un massacre de quarante jours qui fit quatre-vingts mille victimes.

Hulagu fit son entrée dans la capitale le 15 février 1258. Au festin qu'au palais du califat il donnait en l'honneur de ses Emirs et de ses lieutenants, il fit comparaître le calife et lui tint ce langage :

« Nous sommes ici tes hôtes ; quel présent, digne de nous, comptes-tu nous faire ? »

Le calife flageollait sur ses jambes. La peur l'avait littéralement abêti. Prenant au sérieux les paroles sarcastiques du Mongol, et ne reconnaissant plus les clefs de ses trésors, il fit briser les serrures et offrit à son vainqueur dix mille pièces d'or, des pierreries et des bijoux de toute espèce, sans compter 2000 vêtements. Les jetant avec dédain à ses Emirs et lieutenants, Hulagu l'interpella sur un ton chargé de mépris :

« Les trésors qui se trouvent au jour, lui dit-il, sont pour mes serviteurs. Je veux pour moi les richesses

que tu mets à l'abri des yeux indiscrets. Où sont les cachettes ? »

Le calife indiqua une citerne au milieu du palais où étaient entassés des lingots d'or pesant chacun cent mithgals. Les richesses que les califes avaient amassées durant cinq siècles, s'évaporèrent ainsi en un instant et allèrent s'amonceler autour de la tente du Khan. Puis l'on procéda au dénombrement du Harem : 700 femmes et 1000 eunuques. Après avoir livré la ville aux flammes, le Khan, satisfait, daigna proclamer l'amnistie pour les rares habitants qui, par miracle, avaient échappé au massacre ou à l'incendie et étaient devenus ses heureux sujets.

Cependant, la population chrétienne eut la chance d'être épargnée, grâce à l'intervention de Doquz Kha-tûn. Kirakos dit qu'à la prise de Bagdad, l'épouse nestorienne du Khan réclama ses coreligionnaires ainsi que les chrétiens de toutes confessions qui se trouvaient dans la ville, et implora pour eux l'aman.

Le calife qui, par veulerie, avait cru pouvoir se concilier les bonnes grâces du Tyran, fut placé dans un sac et piétiné par les chevaux. — (20 février). — Les autres Abbassides connurent un sort non moins atroce.

### 3. — La Syrie.

La destruction de Bagdad jeta dans l'épouvante les dynasties musulmanes qui tenaient à grand'peine debout. C'était à qui s'aplatirait le premier devant le conquérant. Le Malik de Mossul, le fameux Badr Eddin, déjà âgé de 80 ans, exposa sur les murs de sa ville les têtes des ministres Bogdadis que Hulagu lui avait envoyées à titre d'avertissement, puis il alla en personne présenter sa soumission. L'atabek de Fars, les deux frères seljukides d'Anatolie, Izzeddin Kaiwkawûs



et Rukn Eddin Qilij Arslan, firent de même. Izzeddin poussa la bassesse jusqu'à faire peindre son portrait sur les semelles d'une paire de bottes qu'il envoya à Hulagu avec cette inscription :

« Votre esclave ose espérer que son seigneur lui fera l'honneur de poser son auguste pied sur cette tête ».

Hulagu ne pouvait qu'avoir du mépris pour de telles marques de platitude qui, après tout, ne l'empêchèrent pas de se retourner contre tout ce monde décrépît et de régler son sort.

Il commença par l'Emirat de Mayafariqin réputé inexpugnable, mais qui finit par capituler après un long siège. Pour avoir mis à mort un prêtre jacobite muni d'un passeport mongol, l'Emir Alkamil Mohamad périt dans les pires supplices : des lambeaux de chair lui étaient arrachés et enfoncés dans la bouche. Enfin, sa tête, piquée au bout d'une lance, fut promenée à travers la Syrie.

Alnassir Yussuf qui avait regroupé sous son sceptre la moitié de l'ancien empire Ayubide, était devenu le maître incontesté de la Syrie. Mais personnage veule et sans valeur, il ne trouva rien de mieux que d'envoyer au Khan en témoignage de vassalité, son fils Al'aziz. Hulagu lui fit dire qu'il aurait dû venir en personne « battre du front ». Pris de panique, Alnassir laissant Alep à son sort, alla se retrancher dans Damas. Mais incapable de se défendre, il fit appel aux Mameluks.

Si, du point de vue dynastique, une telle démarche était indigne d'un descendant du grand Saladin, du point de vue islamique, elle pouvait avoir son excuse. Saladin eût agi autrement en clouant sur place puis en refoulant l'impertinent envahisseur, comme le fera

bientôt Baibars à Ain Jalût. Mais la dynastie était décadente, elle était même en pleine décomposition.

Un incident qui met en relief le caractère de Baibars et l'oppose à la veulerie de ce monde décrépît : Tandis que l'Emir Zein Eddin Alhafizin décourageait Alnassir Yussuf et lui conseillait de faire sa soumission, Baibars, au comble de la fureur, lui envoya une gifle retentissante. « C'est une telle veulerie, ce sont de telles abdications qui sont cause de la ruine de l'Islam, cria-t-il ». (1)

Qutuz qui s'était emparé du trône d'Egypte, promit à Alnassir Yussuf le secours qu'il lui demandait. L'Ayubide était allé camper avec son armée à Berzé, banlieue septentrionale de Damas, où étaient venus le rejoindre les autres Emirs de la Dynastie, notamment son cousin Mansur II, Malik de Hama. Mais pas un de ces rois de carnaval n'avait l'étoffe d'un chef pour commander les armées réunies et contenir le flot menaçant.

Les officiers turcs, connaissant la nullité d'Alnassir Yussuf, complotèrent sa mort. Instruit du complot, le Malik alla se réfugier dans la citadelle de la ville. Leur coup râté, les conspirateurs s'enfuirent vers Gaza où ils proclamèrent Malik l'Emir Nureddin, frère d'Alnassir.

Entre-temps, Hulagu mandait au roi d'Arménie Hethoum I de venir avec son armée, le rejoindre à Edesse. Du fait que Hethoum agissait autant pour lui-même que pour son gendre Bohémond VI, roi d'Antioche et comte de Tripoli, l'expédition prenait l'allure d'une croisade Franco-Mongole. Au début de septembre 1259, l'armée mongole quittait l'Adharbaijan et se mettait en marche vers la Syrie. L'avant-garde était

---

(1) Jamal Eddin.

commandée par Kitbuga, l'aile droite par Baiju et Songor, l'aile gauche par Sunjaq, et le centre par Hulagu lui-même qu'accompagnait sa femme Doquz Khatûn. L'armée passa du Kurdistan dans la Gezira, s'empara de Nisibin, de Harrân et d'Edesse, et saccageant Saruj dont la population fut, par une délicate pensée, massacrée, alla camper devant Alep.

La défense de la ville avait été confiée à l'Emir Almu'azzam, grand oncle d'Alnassir. La garnison, ayant opéré une sortie, fut prise dans un guet-apens et massacrée. Les Mongols s'emparèrent ensuite de 'Azaz. Le Métropolitain jacobite alla se prosterner devant Hulagu et rendre des hommages à ses lieutenants.

L'armée mongole, accrue de l'apport arménien de Hethoum et franc de Bohémond, investit la ville. Hulagu adressa une sommation à l'Emir Almu'azzam qui eut le courage de répondre par ces fières paroles : « Je n'ai pour vous que du fer ».

L'armée mongole se partagea alors les portes de la ville qui ne put tenir contre l'assaut général. La population musulmane fut passée au fil de l'épée, et ceux qui, par miracle, échappèrent à la mort, furent vendus sur les marchés de la Cilicie arménienne ou dans les ports francs de Syrie.

Cela, Baibars s'en souviendra toute sa vie et ne manquera pas d'en tirer vengeance, le moment venu.

Cependant, la forteresse où s'était retranché Almu'azzam put tenir tout un mois, soit jusqu'au 25 février, contre les assauts furieux des Mongols qui y firent un énorme butin. En raison de son grand âge et de sa bravoure, le vieil Emir fut épargné, et les survivants de la garnison autorisés à rentrer dans leurs foyers

La chute de la forteresse et de la ville demeurée jusque-là inviolée, — elle avait en effet résisté aux



Croisés et tenu contre les Bazileis Byzantins, — sema la panique dans toute la Syrie musulmane. Alashraf Mussa, ancien Malîk de Homs, que son cousin Alnassir avait dépossédé, vînt jusque sous les murs d'Alep « battre du front », et Hulagu le rétablit dans son fief. La garnison de la forteresse de Hârim, située entre Alep et Antioche, qui avait tenu le coup et n'avait voulu capituler que si l'ancien commandant de la citadelle d'Alep, Fakhr Eddin Sâqi, se portait garant de la parole du Khan, fut gentiment massacrée. Seul un orfèvre arménien échappa à la boucherie.

La chute d'Alep fut suivie de celle de Hama, fief d'Almansur II, qui était allé rejoindre Alnassir Yussuf à Damas. Les notables durent livrer la ville pour lui éviter un sort tragique, et la reddition eut lieu à Alep même. Hulagu nomma un persan, Khosrû shah, au gouvernement de la ville.

Pris de panique, Alnassir et son cousin Almansur II s'enfuirent de Damas avec les troupes dont ils disposaient, et par Naplouse, gagnèrent Gaza puis Al'Arish, dans l'intention de chercher refuge en Egypte. C'était la déchéance totale, l'abdication sans fierté de la dynastie Ayubide.

Laissée à son sort, Damas n'eut d'autre ressource que de se livrer à son tour, et les notables se rendirent au camp de Hulagu, près d'Alep, pour lui offrir les clefs de la ville, ainsi que des présents précieux. Le Mongol reçut décemment la délégation et nomma grand cadî de Syrie, Mûhieddin Ibn Zaki, qu'il fit du reste encadrer de deux commissaires, l'un mongol et l'autre persan. Puis le 1er mars 1260, Kitbuga qu'accompagnaient Hethoum d'Arménie et Bohémond VI d'Antioche, alla, avec un corps d'armée, occuper la ville, au milieu d'une procession de chantres et de tambourins.

Cependant, la citadelle résistait ; mais les Mongols l'emportèrent dans un assaut furieux, et après l'avoir démolie, massacrèrent la garnison et décapitèrent son commandant.

L'administration de la ville fut confiée à un gouverneur mongol assisté de trois secrétaires persans : 'Ala Eddin Aljashi, Jamal Eddin Qazwin et Shams Eddin Qûm.

Kitbuga put alors reprendre la conquête de la Syrie. Un de ses lieutenants, Kushuk Khan, s'empara de Samarie, passa par Naplouse dont la garnison, qui avait tenté une sortie, fut passée au fil de l'épée, puis sans rencontrer de résistance, arriva jusqu'à Gaza.

Alnassir Yussuf qui comptait se rendre auprès des Mameluks, se ravisa et rebroussa chemin. Mais en Transjordanie, ses Mameluks kurdes se livrèrent à Kitbuga qui, après s'être servi de lui pour obtenir la reddition de Ajlûn, l'envoya à Hulagu. Le Khan le traita avec magnanimité et promit même de le rétablir dans son fief, une fois qu'il en aurait fini avec l'Égypte et ses Mameluks. Mais il y avait loin de la coupe aux lèvres. Baibars avait déjà réintégré l'Égypte et il allait prendre le commandement de l'expédition contre les Mongols.

Un à un, les bastions continuaient à tomber aux mains de Kitbuga ; Baalbeck, Panéas, Subaiba. Alsa'id, Malik de Subaiba, non content de remettre son fief aux Mongols, se joignit à eux pour « verser le sang des musulmans », ses frères et ses cousins. Devant tant de déchéance et d'abdication, les notables d'Acre ne laissèrent pas d'en remonter à Charles d'Anjou lui-même, et de relever la honte qui en rejaillissait sur l'Orient.

« Après la chute d'Alep, lui dirent-ils dans une Adresse, voici, ô honte, la chrétienne Antioche qui,

sans lever son bouclier, sans agiter sa lance, se soumet à l'envahisseur. Non content de se faire le client des Mongols, Bohémond VI se rend en personne au camp de Hulagu, avec des présents considérables. Il aura sans doute eu l'occasion de sentir la honte du joug tartare ».

#### 4. — Le Caire.

Le jeune Almansur, fils d'Almoèz, occupait le trône d'Egypte sous la tutelle du vizir Sharaf Eddin Alfaezi, ce copte converti dont les exactions et les cruautés avaient dépassé toute mesure, du vivant même de son défunt maître. L'atabek, Seif Eddin Qutuz qui ne pouvait souffrir de partage, se saisit de lui, confisqua ses biens qui étaient considérables, et le fit crucifier à la porte de la citadelle. Puis il le remplaça par le cadi Zein Eddin Yakûb Ibn Alzohair.

Le jeune sultan n'étant pas très sain d'esprit, Qutuz n'eut pas de peine à convaincre un conseil d'Emirs et d'Ulémas qu'il eut soin de réunir, de la nécessité d'avoir sur le trône un chef de guerre énergique, au moment où la menace mongole pesait déjà sur l'Egypte. Almansur fut destitué et Qutuz nommé à sa place. — (1259). — En tant qu'Atabek, Qutuz ne pouvait craindre aucun compétiteur, et il le savait. Comme première mesure, il fit obstruer par des blocs de pierres le canal de Damiette pour empêcher un débarquement par surprise, la place n'étant plus défendable depuis qu'elle avait été démantelée. Puis il réorganisa l'armée, l'équipa convenablement et mobilisa les tribus bédouines.

Devant l'abdication des Ayubides et par suite de l'abandon de Damas par Alnassir Yussuf, Baibars dut se rendre avec ses Bahrides auprès de l'Emir Nureddin, à Gaza, pour se rapprocher de l'Egypte, seul rempart encore en mesure d'endiguer le flot mongol. Il



savait bien que les fiers Mameluks ne plieraient pas et garderaient la tête haute. De Gaza, il envoya en Egypte 'Ala Eddin Taibers négociier avec Qutuz, le retour des Bahrides. Qutuz y consentit avec joie, ne pouvant dédaigner un tel apport dans un tel moment. Il alla même jusqu'à recevoir en personne, dans la banlieue du Caire, Baibars et ses amis.

Plusieurs Emirs Ayubides qui s'étaient groupés autour d'Alnassir, ainsi que certaines formations de Mameluks Qaimarides, suivirent de près et rallièrent le camp égyptien à Bilbeis. La femme d'Alnassir était venue elle aussi chercher refuge en Egypte. Elle croyait que ses fabuleux bijoux y seraient en sûreté. De son côté, l'Emir Jamal Eddin Mussa y avait emmené les pages, les esclaves et une partie des richesses du Malik en fuite. Qutuz qui avait une âme de corsaire, y fit main basse, puis il envoya l'Emir Jamal Eddin méditer, à l'ombre d'un cachot, sur les vanités des choses de ce monde. Il alla même jusqu'à faire enlever les femmes des Emirs Qaimarides venus, avec leurs formations, grossir ses rangs. Ce n'était certes pas pour lui gagner la sympathie ni la fidélité des Emirs et des troupes. Mais il avait quand même ses partisans, les profiteurs du régime.

Sur ces entrefaites, arrivait la sommation de Hurlagu. « Le Dieu suprême, disait le Mongol à Qutuz, a élevé en honneur Gengis Khan et sa famille, et il nous a concédé la totalité des empires de la surface du monde. Tout homme qui a tenté de se soustraire à notre autorité, a été anéanti. Si tu te soumetts, comme esclave de Notre Majesté, envoie un tribut, viens en personne et demande-nous un gouverneur. Sinon, prépare-toi à la guerre ». (1)

---

(1) R. Grousset, d'après Rashid Eddin.

Qutuz réunit la nuit même un conseil de guerre qui décida la mise à mort des ambassadeurs mongols. Seule réponse que des Mameluks conscients de leur valeur, pouvaient faire à l'impertinent et insatiable Khan. Seul langage que celui-ci pût comprendre.

Du reste, la situation ne tardait pas à changer de face, et beaucoup d'auteurs orientaux y voient le doigt du Destin : Mongka, le Grand Khan, vint à mourir au mois d'Août 1259, alors qu'il faisait la conquête de la Chine, et l'empire fut disputé par ses deux frères Kubilai, commandant de l'armée de Chine ; et Ariqbuga, gouverneur de la Mongolie. Tandis que Hulagu prenait parti pour Kubilai, les autres gengiskhanides, — Algu, Berké, Qaidu, — se rangeaient aux côtés de Ariqbuga. (1) Une guerre civile éclata et Hulagu dut interrompre la campagne de Syrie pour rentrer en Perse, afin de parer à une éventuelle invasion de son cousin Berké. Il laissa sur place une armée de 20.000 hommes qu'il confia à Kitbuga qui, chrétien, devait achever la conclusion de l'alliance franco-mongole. Berké, favorable à l'Islam, fit au contraire alliance avec les Mameluks. Baibars saura par la suite la resserrer et en tirer parti dans sa lutte contre les Francs.

Ne perdant pas leur temps et jugeant précaire la situation de Kitbuga, Qutuz et Baibars forcèrent la marche sur la Palestine.

##### 5. — Ain Jalût.

L'armée Egyptienne comprenait, et c'était là l'élément qui faisait sa force et sa supériorité, des Mameluks dont le courage militaire contrastait étrange-

---

(1) Qaidu, petit fils de l'ancien Grand Khan Ogodai qui régnait au Tarbagatai, du côté du grand Altai. — Berké, Khan du Qipshaq, patrie de Baibars. — Algu, chef de la maison de Jaghatai dans les Turkestans russe et chinois.

ment avec la veulerie ambiante du siècle, tous venus de pays dévastés par les hordes tartares, du Qipshaq au Turkestan, du Khawarizm au Caucase, mais tous animés d'une haine féroce, tous assoiffés de vengeance. C'était un instrument d'une valeur considérable pour quiconque savait le manier et s'en servir adroitement. Et Baibars avait su s'en servir avec un art consommé pour écraser d'abord la coalition syrienne contre Malik Alsalih, ensuite la VIIe croisade de Louis IX. Or, à l'heure où le monde s'aplatissait sous les bottes du Mongol, où les bastions s'écroulaient l'un après l'autre comme châteaux de cartes, où les Francs incertains sur leur sort, indécis sur l'attitude à prendre, flottaient dangereusement, se dressait la formidable stature de ce soldat de race.

Baibars partit en avant-garde avec sa fameuse cavalerie. Qutuz devant le rejoindre avec le gros de l'armée. Il se hâta donc de s'emparer tambour battant de Gaza que défendait Baidar ; et discernant l'état d'âme des Francs, il leur demanda l'autorisation de passer par Acre, chemin le plus sûr pour tourner Kitbuga qui, de Baalbeck, devait descendre vers la Judée. Les Francs qui avaient toujours du ressentiment contre les Mongols pour la destruction de Sidon en représailles des razzias du comte Julien, fils de Renaud de Châtillon, lui ouvrirent le territoire et le camp d'Acre, et reçurent les Mameluks en amis. Baibars en profita pour visiter la place. Cette attitude des Barons Francs ne devait pas être spontanée, puisque dans leur message à Charles d'Anjou, les notables d'Acre, après avoir stigmatisé le reniement de Bohémond VI, demandaient que les Francs se joignissent aux musulmans pour défendre une civilisation pour laquelle les uns et les autres étaient solidaires. Sans l'opposition du chef teutonique qui, en fin de compte, prévalut, la coalition

Franco-musulmane eût été chose faite ; elle eût en tous cas empêché bien des dégâts, empêché même les frictions futures entre les deux camps.

Grâce à cette initiative de Baibars, à son sens aigu des réalités et à son esprit de décision, le chemin était ouvert devant l'armée égyptienne, et Qutuz put ainsi la regrouper sous Acre même et assurer son ravitaillement par les Francs.

L'Arbalétrier se dirigea par la suite à travers la Galilée par Nazareth, alors que Kitbuga se portait au devant de lui avec ses contingents géorgiens et arméniens. Baibars manœuvra de manière à jeter les Mongols sur Ain Jalût, — Source de Goliath, — où devait l'attendre Qutuz avec l'infanterie dissimulée dans les ravins, pour surprendre l'ennemi au bon moment et l'écraser.

L'engagement eut lieu le 3 septembre 1260, et Faibars dut, de longues heures durant, soutenir avec sa seule cavalerie le gros du choc, au point que sa situation devenait critique. C'est alors seulement qu'apparut l'infanterie de Qutuz qui enveloppa les Mongols pour transformer la bataille en massacre.

Kitbuga fut fait prisonnier et traîné devant Qutuz.

— Te voilà pris après avoir renversé tant de dynasties, lui dit le sultan Mameluk.

— Si je péris de ta main, répliqua le Mongol, je reconnais que c'est la volonté de Dieu et non la tienne. Ne te laisse donc pas griser par le succès d'un moment. Dès que la nouvelle de ma mort parviendra à Hulagu, sa colère bouillonnera comme une mer agitée. Depuis l'Adharbajjan jusqu'aux portes de l'Égypte, le pays sera foulé par les cavaliers mongols.

Qutuz n'eut que du sarcasme pour le vaincu.

— Depuis que j'existe, reprit Kitbuga avec dédain,



j'ai été le fidèle serviteur du Khan. Je ne suis pas comme toi assassin de mon maître.

Kitbuga faisait allusion à l'assassinat d'Almansur, fils d'Almoèz, dont Qutuz avait eu soin de se débarrasser. Le chef mongol fut alors décapité et sa tête fut envoyée au Caire où elle sera promenée au bout d'une lance, au milieu d'un enthousiasme délirant.

Le butin considérable que Hulagu avait pris à ses ennemis, tomba aux mains des Mameluks. Puis ce fut la marche triomphale de Baibars à travers la Syrie, la prise de Damas et d'Alep, et la poursuite des Mongols jusqu'à l'Euphrate.

A ce propos, Abul Fida fait ce commentaire : « Le désespoir s'était emparé des âmes et l'on ne croyait plus à la possibilité de vaincre les Tartares, devenus maîtres de la majeure partie des provinces musulmanes. Car jamais ce peuple n'avait envahi un pays sans le subjuguier, attaqué une armée sans la mettre en déroute ».

La victoire de Ain Jalût venait donc dissiper un cauchemar, fouetter les énergies, et couvrir Qutuz d'une gloire retentissante.

Qutuz se mit en devoir de régler le sort des royaumes de Syrie. Almansur, Malik de Hama, qui avait combattu avec les Mameluks, fut rétabli sur son trône. Alashraf Mussa, Malik de Homs, qui s'était, par lâcheté, rallié aux Mongols, obtint son pardon. En revanche, Alsaïd, Emir de Subaïba et de Panéas, qui s'était parjuré, fut traîné aux pieds de Qutuz et décapité. Qutuz accorda des fiefs à quelques Emirs Moèzites et Salihites, en nomma d'autres comme gouverneurs à Damas, à Alep et en Palestine ; et tandis que Baibars poursuivait les Mongols jusqu'en Mésopotamie, il faisait une entrée triomphale dans Damas. Et après avoir proclamé l'annexion de la Syrie musulmane à

l'Égypte, il reprit le chemin du Caire. Ainsi, les dynasties Ayubides devinrent-elles vassales des Mameluks d'Égypte.

#### 6. — Le meurtre de Qutuz.

Baibars avait plus d'un motif de haïr Qutuz. Le sultan venait de lui refuser le fief d'Alep qu'il lui avait pourtant promis en récompense de sa bravoure. Sans doute lui portait-il ombrage et ne lui pardonnait-il pas son attitude lors de l'assassinat de Farès Aqtai, ni sa fuite subséquente hors d'Égypte avec les Bahrides. Si, en raison de ces faits, le sultan avait à se méfier du chef Bahride, Baibars avait pour sa part, plus à craindre d'un souverain sans foi, dont la loi avait toujours été le meurtre et le parjure.

Instruit par l'expérience, l'Arbalétrier résolut de ne plus se laisser brimer ni malmener. Déjà à 20 ans, il ne récolta que la prison pour avoir sauvé l'empire chancelant d'Alsaliḥ Ayub. Et sans l'intervention de la généreuse Shagar Eldorr, il serait sans doute encore en train de moisir dans les sombres cachots de la citadelle. Et pour avoir, à 22 ans, brisé la VII<sup>ème</sup> croisade en libérant Mansura et Damiette, il eut la grande satisfaction d'exciter la haine et l'envie du sanguinaire Turanshah, dont il fallut en dernier lieu se débarrasser pour mettre fin à ses dangereuses folies. Et le voici encore aujourd'hui en butte aux mêmes brimades, aux mêmes menaces, alors qu'il venait de sauver l'Islam d'un désastre presque certain. Toujours l'intrigue, toujours le parjure, toujours le meurtre. Devrait-il être sans cesse frustré du fruit de sa peine, sans cesse condamné à une vie d'Emir errant qui, parfois, ne sait où giter au point de devoir confier sa femme au Malik d'Elkarak, après l'avoir sauvée des mains de ses ennemis ?

Mais non, il savait que Dieu ne lui refuserait pas, s'il le lui demandait, un empire ; et cet empire, il saurait le conquérir et le gouverner, il avait foi en son destin, foi en Dieu. Il saura surtout écraser du pied les vils insectes qui, à la vue du soleil qui monte, se voilent la face et tentent, au milieu de leur bave, de lui barrer le chemin. Déjà, sa cavalerie semait la terreur à mille lieues à la ronde, et elle lui était dévouée corps et âme. Maintenant que son nom, que sa réputation de grand capitaine sonnaient jusqu'aux confins de la Syrie, voire même au delà des provinces orientales, ne se devait-il pas d'aider le Destin, en tentant sa propre chance ? Le trône était là qui ne demandait qu'un maître, un maître sachant régner. Pourquoi pas après tout ? Plutôt lui qu'un autre, c'était bien son droit, c'était bien son tour.

Qutuz dut sentir qu'il avait commis une faute, en lui refusant en dernier lieu le fief qu'il lui avait promis. En effet, craignant le ressentiment de Baibars dont le regard devenait sombre, il résolut de se défaire de lui par un crime. Baibars avait des amis aux aguets qui ne manquèrent pas de le mettre en garde contre une éventuelle trahison du sultan. Il décida donc de prendre les devants. Mettant dans son jeu ses plus fidèles officiers, il organisa un guet-apens, et au retour d'une partie de chasse, près de Salihieh, Qutuz fut cerné et exécuté. (1)

Voici la version que donne Abul Fida du meurtre de Qutuz : « Ils étaient arrivés à Al-Qosair, point situé au bord des sables, à une journée de Salihieh, à l'entrée du Delta. Qutuz avait envoyé en avant, à Salihieh,

---

(1) Makrisi cite les noms des conjurés : Seif Eddin Balbay Alrashidi, — Seif Eddin Behader et Badr Eddin Baktût, deux Moëzzites ralliés à Baibars, — Baidaghan Alrukni — Balbay Alrukni et Badr Eddin Ons Aljahani.

la tente sultanienne et les troupes. En route, il se mit à poursuivre un lièvre qui s'était levé, et les Mameluks l'accompagnaient. Quand il se fut éloigné de la route, un des conjurés s'approcha de lui et sollicita la grâce d'un prisonnier. Qutuz la lui accorda. Le Mameluk mettant pied à terre, fit semblant de lui baiser la main. Il la tenait encore, quand Baibars, se jetant sur le sultan, lui porta un coup d'épée. Les autres conjurés entourèrent le sultan, le renversèrent de cheval et l'achevèrent à coups de flèches. (1)

« Baibars poussa de l'avant suivi de ses complices ; et arrivé à Salihieh, il se rendit à la tente sultanienne. Aqtai, lieutenant de Qutuz, qui y était de garde, demanda : « Lequel d'entre vous l'a tué ? Moi répondit Baibars. — Monseigneur, reprit Aqtai, veuillez vous asseoir sur le siège du sultanat. — Baibars y prit place et l'armée, obéissant aux ordres qu'elle reçut, vint lui prêter serment de fidélité. Cela se passa le jour même de l'assassinat de Qutuz ».

Makrisi donne, pour sa part, la version suivante :

« A l'approche de Salihieh, Qutuz, suivi des Emirs, obliqua pour une partie de chasse. A son retour, Baibars vint réclamer une esclave tartare. Qutuz la lui accorda. Baibars se saisit de la main que le sultan venait de tendre. C'était le signal convenu. Badr Eddin Baktût lui porta un coup d'épée, l'Emir Ons le renversa de cheval et Bahader l'acheva d'un coup de flèche. Les conjurés poussèrent alors jusqu'à la tente sultanienne, à Salihieh. L'atabek Aqtai leur demanda : « Qui l'a tué ? » — Moi, répondit Baibars. — Aqtai reprit : « Daignez, Monseigneur, vous asseoir à sa place sur le siège du sultanat ». Baibars y prit place. Aqtai et les autres Emirs lui prêtèrent serment de

---

(1) Qutuz fut enterré sur place par les conjurés. — 22/24 octobre 1260.



fidélité. Puis, escorté d'Aqtai, de Qalawûn, des autres Emirs et des Mameluks, Baibars poussa vivement jusqu'à la citadelle du Caire. L'Emir Izzedin Aidimer, lieutenant du sultanat, qui était sorti pour recevoir Qutuz, fut mis au courant des événements par Baibars lui-même. Ne soulevant aucune objection, il prêta à son tour serment de fidélité, et repartit en avant vers la citadelle pour aplanir les voies. Les Emirs ne trouvèrent rien à redire et reconnurent le nouveau sultan. L'Emir Izzeddin alla attendre Baibars à la porte de la citadelle pour la lui consigner. La nuit venait de tomber. Le vizir Zein Eddin Ya'cûb vînt se prosterner devant le sultan ».

Poursuivant son récit, Makrisi dit en substance :

« Le Caire s'était paré pour recevoir Qutuz et fêter la victoire. Ce fut Baibars qui en prit possession. Qutuz avait accablé le peuple de taxes et d'impôts. Baibars les supprima. Le peuple dans la joie, intensifia les illuminations pour manifester son enthousiasme.

« Quand l'armée eut prêté serment, Baibars confirma Aqtai dans ses fonctions d'Atabek, et Zein Eddin Ya'cûb dans son poste de vizir. Il nomma des ministres, combla les Emirs, et rappela tous les Bahrides qui s'étaient dispersés à travers le pays.

« Des rescrits furent envoyés aux Maliks et gouverneurs qui répondirent en faisant acte de soumission. Sauf toutefois l'Emir Sinjar Alhalabi qui, se faisant proclamer sultan à Damas sous le nom d'Al-mujahed, se fit dire la Khutba dans les mosquées ».

## 7. — Premiers actes.

Baibars prit d'abord le nom d'Alkaher, mais pour ce que ce nom comporte de sens péjoratif, il se ravisa ; et sur la suggestion du vizir Zein Eddin, il adopta

définitivement celui d'Alzaher Baibars Albûndûkdari. Son premier geste fut de s'attacher la famille de Qutuz, de traiter généreusement et paternellement ses membres ; et c'est là une indication de son caractère plutôt porté à la magnanimité et à la mansuétude. Et c'était miracle que, dans ce monde insensible et bigarré, dont la loi avait toujours été le meurtre et le parjure, un souverain établît des mœurs empreintes d'humanité. Puis il fit ouvrir les portes des prisons que l'ancien sultan avait remplies au gré de sa fantaisie ; supprima les taxes qui obéraient le peuple, et établit un régime fiscal conçu avec équité selon les principes coraniques, chacun étant taxé selon ses capacités. Il nomma premier ministre Baha Eddin Ibn Hanna, et lieutenant du royaume le Khazindar Balbay qui lui était dévoué corps et âme. Toutes ces mesures furent proclamées du haut des chaires dans les mosquées.

Mais il lui fallait régler sans retard le sort des Emirs rebelles et rétablir la paix dans l'empire. Non contents de rompre leur allégeance envers le nouveau sultan, les Maliks d'Alep et de Damas recherchèrent l'appui des Mongols qui, jugeant le moment venu pour venger leur défaite et reprendre la Syrie, se hâtèrent d'occuper Alep et de marcher sur Homs et Hama. Les Maliks de ces deux villes purent cependant, par leurs propres moyens, arrêter l'invasion. Le temps était révolu où le seul nom des Mongols semait l'effroi et la terreur.

Baibars dépêcha à Damas l'Emir Jamal Eddin Almohamadi qui provoqua un soulèvement des Mameluks Qaimarides contre l'Emir Sinjar dont l'armée fut battue à plate couture. Sinjar dut fuir à Baalbeck, mais il fut vite rejoint et capturé, puis envoyé sous bonne escorte au Caire où il moisira pendant trente ans dans les cachots de la citadelle.

L'Emir 'Ala Eddin Aidikin Bundukdar, celui-là même qui avait fait l'acquisition de Baibars pour l'offrir à Malik Alsalih, alla prendre possession de Damas au nom du sultan et en assurer le gouvernement.

N'attendant pas que les choses s'enveniment davantage et que les Maliks de Homs et de Hama succombent sous le poids d'une nouvelle invasion mongole, Baibars toujours avec la rapidité de mouvement qui le caractérisait, passa en Syrie et fonça comme l'éclair sur les Mongols qu'il battit dans trois batailles successives, pour enfin les écraser définitivement près de Homs et rejeter au delà de l'Euphrate.

Il s'appliqua ensuite à relever les forteresses que les Mongols avaient détruites ; et comme une disette s'était déclarée à Damas, il fit envoyer d'Egypte autant de blé que requérait la situation pour venir en aide aux populations et assurer les semences de la nouvelle récolte.

Rentré au Caire, il releva la citadelle de Roda que le second époux de Shagar Eldorr, Almoèz de triste mémoire, avait démantelée et pillée ; construisit des écluses, creusa des drains et des canaux pour l'irrigation des terres ; aménagea des routes ; agrandit les chantiers navals de Damiette et d'Alexandrie ; renforça la flotte par la construction de quarante galères et d'un grand nombre de brûlots. Il alla jusqu'à payer de sa personne dans les chantiers pour stimuler le zèle des ouvriers, comme il le fera du reste dans les sièges et les campagnes difficiles pour exciter le courage des troupes.

C'est à Baibars que l'on doit aussi le phare de Rosette qu'il fit construire à cette même époque, en même temps qu'il faisait relever les murs d'Alexandrie et reconstruire les Lieux-Saints de Médine et de La Mecque. Et pour commémorer sa victoire sur les Mon-

gols à Ain Jalût, il fit édifier un monument dit Mashhad Alnasr, — Monument de la Victoire, — puis il établit un service de postes régulier entre l’Egypte et les diverses contrées de l’empire, pour en assurer la liaison.

Baibars ne perdait pas son temps. Quand ce n’étaient pas des guerres, du reste entreprises tambour battant, qui le sollicitaient, c’étaient toujours des réformes essentielles et profondes qui consolidaient la structure de l’Etat et assuraient sa prospérité.

FOUAD ABOU-KHATER

*(à suivre)*





# Poèmes

## LA DANSEUSE ÉGYPTIENNE

*L'irisation musicale que ses bras diffusent inonde de clarté l'anxiété de mon âme..*

*Une peau gonflée de suc et tendue de sang vermeil qui a la légèreté impalpable du pastel..*

*Le contact de son ombre est agréable à la Terre et l'on est étranglé par la verve de son corps où quelque chose d'impondérable frémit à la courbe des hanches..*

*Et l'on aime l'odeur de fruit qu'exhale son corps farouche lorsqu'il se livre, sans pudeur, à des abstractions sensuelles.*

*Ses lèvres épanouies ont de lourdes magnificences..*

*L'on retrouve dans les fleurs de ses gencives le chatolement des perles qui frissonnent..*

*Et le regard chaviré effeuille ses pieds nus pour cueillir les ombres errantes qui se blottissent entre ses jambes.*

\*  
\*\*

*Toute sa vie mystique lui vient de sa douceur et de cette fatalité dont elle est l'expression.*

*L'on aime la promesse mauve de ses paupières semblables à des pétales à l'approche de la nuit..*

*Et l'on aime, en elle, ce cri du regard à quoi, tout le reste vient s'accrocher.*

*Elle a l'air étonné de ces poupées de sucre qui n'ont jamais, de jour, osé fermer les yeux.*

*Ses robes gardent toujours une cruauté de rêve comme un vent qui vous perce lentement jusqu'à l'âme.*

*Des épaules où l'on suit avec une surprise enchantée la caresse aérienne d'une lumière qui brûle.. Et j'aime la splendeur de ses gestes silencieux dont le parfum félin embaume ma solitude.*

*Le contact de son ombre est agréable à la terre et l'on marcherait sur le fil d'un sabre pour pouvoir déposer son amour sur ses genoux.*

## COMME UN VOL DE COLOMBE

*Vouloir décrire les chevilles de Melek, c'est essayer de sculpter une image avec l'eau claire d'une source éperdue.*

*Un poème doit être replié comme un bourgeon, muet comme une blessure..*

*Un poème doit être muet  
comme un vol de colombe dans le zénith.*

*Si le Mont Sinaï a frissonné d'amour  
sous les pieds de Moïse,*

*que deviendra la terre d'Egypte  
sous le contact étroit des pieds de Melek ?*

*Leur douceur de lévrier a  
la grâce sinueuse et cambrée du Croissant.*

*Dans des sandales aux lanières qui flambent  
dont le galbe évoque les régimes des dattes pâ-  
mées, Melek s'approche*

*dans le déhanchement lent  
d'une reine pharaonique..*

*Et Moïse ne fut qu'un homme aux  
ongles incarnés..*

### MELEK S'APPROCHAIT

*Avec l'ombre en dentelle  
des branches sur les épaules, Melek s'approchait  
lentement comme dans un rêve.*

*Ses cheveux coupés rappelaient  
les chrysanthèmes aux clairs de lune  
et ses paupières s'allongeaient :  
deux narcisses au bord de l'eau.*

*Ses joues évoquaient  
la pulpe de la pêche.  
et l'œillet de sa bouche,  
la douceur moite des dattes sauvages.*

*Le buste de Melek était  
d'une fraîcheur si flexible  
que les roses n'osaient plus danser  
sur leurs tiges ni même exhaler  
le piquant de leur parfum.  
Le corps de Melek est une corbeille de fruits.*

*Mais le poète ne désire que la rose  
qui tremblait d'émotion  
en cherchant à poser ses pétales sur sa main.*

### LE TEMPLE ENSEVELI

*Il était une fois un pauvre fonctionnaire qui  
de sa chambre suivait l'ombre des nuages sur  
l'eau.*

*Bien !*

*Il aimait d'amour une jeune égyptienne dont le torse s'incurvait comme une gerbe que le vent plie.*

*Devant la souplesse de sa taille, la lumière semblait s'obscurcir, car nul n'avait atteint, avant elle, cette cadence espiègle, ce délire mesuré.*

*Bien !*

*Tous les soirs, il dédiait des lettres chatoyantes aux yeux qui respiraient la transparence de la nuit.*

*Il aimait ce regard de gazelle peureuse et ce visage nu comme une larme d'enfant.*

*Bien !*

*Or, un jour après tant d'autres, comme une averse d'été accablée par un cyclone, le fatal destin s'est abattu sur lui :*

*Un noble seigneur a remarqué la jeune fille qui ne put refuser les fleurs de ses mains.*

*Alors le jeune homme s'en est allé tristement à la recherche d'une terre lointaine d'où leurs âmes pourraient peut-être se toucher à l'heure mauve où les papillons du Sud semblent ivres d'avoir trop déliré sur les fleurs..*

*Mais ce n'était encore qu'un rêve d'enfant puisqu'aucun fleuve ne remonte à sa source et qu'aucune rose ne ressuscite sur le rosier qui l'a laissé tomber.*

*Aussi, le cher poète poursuivit-il son chemin à la recherche d'une terre encore plus lointaine où le ciel serait peut-être plus clément pour lui.*

*Une barque aux ailes immaculées,*



*gonflée comme des seins,  
s'éloignait dans le crépuscule.*

*Il lui sembla voir l'image de son destin..  
Et cette image mouvante sembla le consoler.*

*Comme une gerbe de fleurs  
cette histoire d'amour  
m'opprime infiniment.*

## SI TU POUVAIS

*Si tu pouvais voir toute la tristesse qui rôde  
dans le ciboire de son cœur,*

*tu la comparerais à un pauvre chat malade  
perdu au coin d'une rue, que l'on ramasse  
et que l'on aime parce qu'il souffre trop  
et qu'il darde sur vous de grands yeux  
fripés de larmes.*

*Si tu pouvais imaginer une sultane aux yeux  
de nuit, svelte comme un jet d'eau qui  
fonce vers le ciel, accueillante et poivrée  
comme un bouquet d'œillets rouges,*

*tu comprendrais peut-être sa peine,  
lourd boulet de forçat évadé qu'il traîne  
parmi des horizons blafards de nostalgie..*

*Tu comprendrais sa peine  
et tu la comparerais aux paupières fiévreuses  
d'un pauvre fonctionnaire qui n'a jamais mordu  
les seins altiers qu'il aime  
de crainte qu'ils ne s'épanouissent, sous son désir,  
comme des pétales de jacinthes étranglées.*

*Si tu pouvais voir toute la tristesse qui  
taraude son cœur,*

*tu la comparerais à un enfant morose  
qui, pour tromper sa mère la bercerait d'une  
mélodie..*

*Mais la vieille femme a deviné que son fils  
souffre d'amour car la jeune fille qu'il aime  
rêve d'autos somptueuses alors que lui, ne possède  
que des chaussures en gros cuir  
et une fiole de benzine  
pour nettoyer son costume élimé.*

## JE PARS

*Chacun de ses mots est un point de broderie  
dissous dans l'espace.. Et l'espace dans lequel  
passe le son de sa voix est cet air impalpable  
qu'on perçoit et qu'on respire.*

*La voix de Melek se déploie et s'offre d'une  
manière si vivante qu'on pourrait la toucher,  
la caresser.*

*Son corps est une île isolée en plein rêve où,  
le nageur invincible atterrit les yeux chavirés.*

*Sa forme impérieuse étincelle à la manière  
des cuirasses d'or qui cherchent un rayon loin-  
tain tendu dans le silence.*

*Le grain de sa peau durcit la pénombre  
d'un relief imprévu de vigueur et de clarté.*

*Un tailleur de diamants a modelé ses ongles.*

*Je pars..*

*Mais aucune force humaine ne pourra  
m'empêcher d'emporter son image  
dans le bouclier renversé de mon cœur.*

**LE SOIXANTE-QUINZIÈME ANNIVERSAIRE**  
**DE LA**  
**SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE**  
**D'ÉGYPTE**

On vient de célébrer au Caire le soixante-quinzième anniversaire de la *Société Royale* (1) de *Géographie d'Égypte*. Comme cette institution a rendu à la science les meilleurs services, nous avons été heureux de nous voir offrir l'occasion d'en retracer brièvement l'histoire, bien que la présente étude ne soit pas la première du genre puisque nous avons pu utiliser pour sa préparation les travaux de Frederico Bonola bey (2), de George Foucart et Adolphe Cattau bey (3), d'Henri Munier (4), en même temps que la collection

---

(1) Bien entendu, l'adjectif suivant le mot Société a changé dans le passé avec le titre du monarque régnant sur l'Égypte.

(2) *Notice historique sur la Société Khédiviale de Géographie*. Le Caire, Mourès, 1883.

— *L'Égypte et la Géographie. Sommaire historique des travaux géographiques exécutés en Égypte sous la dynastie de Mohammed Aly*. Le Caire, Imprimerie Nationale, 1890; in-8° (235x160) de 118 pp.

— *Le Musée de Géographie et d'Ethnographie. Notice*. Le Caire, Impr. Nationale, 1899; in-8° (240x160) de 30 pp.

(3) *La Société Sultanieh de Géographie du Caire. Son œuvre. (1875-1921)*. Le Caire, Imprimerie de l'Institut français, 1921; in-8° (250x165) de XXIV + 51 pp.

(4) *Bulletin de la Société Royale de Géographie d'Égypte. Table des Tomes I-XV (1875-1927)*. Le Caire, Imprimerie de l'Institut français, 1928; in-8° (250x165) de 51 pp.

— *La Société Royale de Géographie d'Égypte. Guide du Visiteur*. Le Caire, Schindler, 1934; in-8° (200x145) de 32 + 34 pp.

du *Bulletin* (1) de la Société publiant les comptes rendus des assemblées générales d'autrefois ainsi que ceux des séances du Conseil d'Administration d'aujourd'hui.

L'histoire de la Société de Géographie d'Égypte est intéressante à plus d'un point de vue. Grâce à l'action d'une dynastie dont les membres n'ont cessé d'être les protecteurs, grâce aux efforts constants de hautes personnalités égyptiennes, de savants et d'érudits égyptiens et étrangers, l'institution a pu doubler des caps difficiles pour devenir et rester l'une des associations géographiques qui comptent dans le monde. Elle est incontestablement, depuis trois-quarts de siècle, l'un des foyers culturels du Caire au nombre des plus vivaces. Des explorateurs, des voyageurs, des géographes, des ethnographes, appartenant à dix ou douze nations différentes, y ont fait des communications dont la collection du *Bulletin* conserve le souvenir. Des chercheurs ont utilisé et utilisent toujours les volumes d'une bibliothèque de plus en plus riche. Des milliers d'étudiants et d'enfants des écoles ont pu, grâce aux plans en relief, aux cartes, aux photographies de la Société, acquérir des connaissances géographiques plus sûres, tandis que les nombreux ouvrages publiés par elle sont consultés à Paris et à Rome, à Londres et à New-York. La Société de Géographie a toujours contribué à donner à de nombreuses personnes appartenant aux élites intellectuelles de tous les pays du globe, l'image d'une Égypte terre de libéralisme éclairé et d'amitiés internationales désintéressées. En un mot, le bilan dans son ensemble est des

---

(1) La collection du *Bulletin* comporte, de 1875 à 1950, 23 volumes de 250 à 850 pages chacun. Les volumes antérieurs à 1913 portent le nom de « Séries » et comprennent douze fascicules. Les volumes postérieurs à 1916 sont des « Tomes » composés de quatre fascicules chacun.



plus réconfortants. Nous voudrions le montrer avec davantage de force encore en retraçant la vie et l'œuvre de la Société depuis son origine.

\*  
\*\*

C'est par un décret du Khédivé Ismaïl en date du 19 mai 1875 que fut fondée la *Société Khédiviale de Géographie* (1), « sur l'initiative et sous les auspices de Son Altesse le Khédivé d'Égypte », comme le précisait l'article 1<sup>er</sup> des statuts initiaux.

L'objet essentiel était « de favoriser les connaissances et l'exploration des contrées de l'Afrique et des pays adjacents ». Ainsi l'accent était mis dès le début sur l'importance qu'il convenait d'attacher aux études de géographie africaine. De plus, il était alors entendu que ces études ne devaient pas être seulement livresques mais s'appuyer sur des voyages, des reconnaissances dans les contrées considérées. Certes, en 1875, il n'y avait plus vraiment de « mystère des sources du Nil » puisque, depuis quinze ans déjà, en venant du sud, Speke avait atteint Gondokoro, terme extrême sur le fleuve des explorations organisées depuis le nord. Mais il restait encore de nombreux territoires inexplorés ou bien peu connus. Cameron et Stanley accomplissaient à cette époque quelques-uns des voyages qui devaient les rendre célèbres. Il était donc logique pour un monarque égyptien de vouloir coopérer à une œuvre scientifique internationale, à laquelle l'immensité de son empire donnait une importance pratique tout à fait spéciale.

Le premier président de la jeune Société fut un explorateur et géographe letton — il était né à Riga

---

(1) Le nom indiqué sur les premiers fascicules du *Bulletin de la 1<sup>ère</sup> Série* est : *Société Khédiviale de Géographie du Caire*.

en 1836 — d'origine et de culture allemandes, Georg Schweinfurth, que le Khédive avait d'ailleurs beaucoup consulté en vue de la rédaction des statuts. Le premier secrétaire général fut un Français de vingt-neuf ans (1), le marquis Victor-Louis-Alphonse de Compiègne, voyageur déjà bien connu par une difficile expédition en Afrique équatoriale, au cours de laquelle il avait découvert le fleuve Ogooué. Parmi les membres de la *Commission Centrale* — c'est ainsi que se nommait alors l'organisme portant aujourd'hui le nom de *Conseil d'Administration* — on comptait des Egyptiens, des Allemands, des Britanniques, des Français, un Hollandais, des Italiens, un Suisse. La Commission reflétait ainsi le caractère universel de la société savante. Pour en donner une idée, nous ne croyons pas inutile de reproduire une statistique, d'ailleurs postérieure de six ans environ à la fondation : en avril 1881, sur un total de cent-quarante membres, l'on comptait vingt-cinq Egyptiens, trente-sept Italiens, vingt-sept Français, quinze Britanniques, huit Autrichiens, six Américains, six Hellènes, cinq Allemands, quatre Suisses, trois Belges, deux Russes et deux Hollandais (2). Ces hommes de nationalités, d'origines, de religions, d'aspirations fort diverses, étaient pourtant liés par de communes sympathies pour la Terre du Nil : une proportion notable étaient d'ailleurs fonctionnaires du Gouvernement égyptien. D'autre part, ils avaient en commun une même langue de culture, dans laquelle furent exclusivement rédigés les bulletins de la Société pendant de longues années.

Les ressources de la Société étaient constituées d'abord par une subvention gouvernementale de quatre

---

(1) Il était né à Paris en 1846.

(2) *B. Soc. Khédiviale Géogr.*, 1ère Série, N° 12, mai 1881, p. 52.

cents livres qui devait être portée quelques années plus tard à cinq cent cinquante, ensuite par les cotisations des membres qui, à l'origine, étaient fixées à trois livres par an. Bien entendu, il s'agit de la monnaie ayant cours à l'époque.

La séance d'inauguration de l'association eut lieu le 2 juin 1875. Georg Schweinfurth prononça à cette occasion un remarquable discours (1) sur l'importance des études africaines, que l'on a eu l'heureuse idée de réimprimer dans le fascicule du *Bulletin* consacré par la Société, un demi-siècle plus tard, à honorer la mémoire de son premier président (2). La seconde séance, tenue le 12 novembre 1875, fut consacrée surtout à des questions d'organisation intérieure mais aussi à un long exposé du marquis de Compiègne qui rendit compte des travaux du second Congrès géographique international qui venait de se tenir à Paris. Il insista surtout sur l'activité du groupe spécialisé dans l'étude des explorations et des voyages, dont les plus importants avaient été accomplis en Afrique (3). Au cours de la séance suivante, en date du 17 décembre 1875, furent lues deux notices nécrologiques, celle du Suisse Werner Murziger pacha et celle du colonel Arendrup, tous deux tués au service égyptien. Puis le Dr. W. Junker fit une communication intitulée : « *Excursion dans le désert libyque* », dans laquelle il mettait fin à la légende du « Fleuve sans eau ».

Au début de 1876, le premier numéro du *Bulletin trimestriel de la Société Khédiviale de Géographie* du

---

(1) Alexandrie, Imprimerie Mourès, 1875; in-8° (220x 145) de 13 pp.

(2) *E. Soc. Roy. Géogr. Egypte*, T. XIV, août 1926, pp. 113-127. G. Schweinfurth mourut seulement le 19 septembre 1925.

(3) *B. Soc. Khédiviale Géogra.*, 1<sup>ère</sup> Série, N° 1, 1876 pp. 128-135

*Caire* (1) voyait le jour. Il comportait, outre le texte de la notice de Dor bey sur Munziger pacha, lue le 12 novembre 1875, et le compte rendu des premières séances de la Société, un mémoire de Th. de Heuglin sur *le territoire des Beni-Amer et des Habab* et surtout un article intitulé : « *Itinéraire et Notes de voyages d'Ernest Linant de Bellefonds* ». Or, fils du grand ingénieur qui joua en Egypte le rôle que l'on sait, Ernest Linant venait, au service égyptien, de trouver la mort au Soudan le 26 août 1875. C'est dire qu'à l'époque, les gens de cœur ne pouvaient pas lire le texte précédent sans une émotion certaine.

\*  
\* \*

Il ne saurait évidemment être question de suivre pas à pas l'activité de la Société dans tous ses détails. Nous nous contenterons d'en donner les grandes lignes en envisageant d'abord la période s'étendant jusqu'à la guerre de 1914.

Durant cette période d'une quarantaine d'années, il y eut six présidents dont les mandats furent d'ailleurs de durées très inégales. En 1879, Schweinfurth ayant résigné ses fonctions, le général Stone pacha fut nommé par le Khédive pour succéder au savant explorateur. On sait que Stone pacha fut l'un des plus distingués parmi ces officiers américains qui, entre 1870 et 1882, se consacrèrent au service égyptien (2). En 1883, Ismaïl pacha Eyoub, ancien Gouverneur général du Soudan et ancien ministre de l'Intérieur, fut placé à la tête de la Société, pour quelques mois seulement car il mourut prématurément. Son successeur,

---

(1) Le Caire, Typographie française Delbos-Demouret; un vol. in-8° (240x170) de 140 pp., 2 cartes.

(2) Cf. Pierre Crabitès : « *Americans in the Egyptian Army* ». Londres, 1938; in-8° de 277 pp.



Mahmoud pacha el Falaki — l'astronome — alors ministre de l'Instruction publique, garda ses fonctions jusqu'à sa mort survenue en 1886. En mars 1889, le Khédivé Taoufiq fit à la Société le très grand honneur de lui désigner son propre fils et héritier, Abbas bey, pour président. Le prince demeura en fonctions jusqu'à son accession au trône, en 1890. Le sixième président, le docteur Onofrio Abbate pacha, devait rester en charge pendant vingt-trois ans, de 1892 jusqu'à sa mort. Abbate pacha fit une longue carrière en Egypte, où il se trouvait déjà en 1849. Médecin au palais du vice-roi Mohammad-Saïd, il eut l'occasion d'accompagner le monarque dans son voyage au Soudan de 1858; il fut membre de l'Institut égyptien pendant cinquante-quatre ans et ne cessa, sa vie durant, d'écrire sur les sujets les plus variés.

Un autre Italien, Frederico Bonola bey, fut, pendant la plus grande partie de la période considérée, Secrétaire général de la Société, ayant succédé en 1879 au marquis de Compiègne, tué en duel le 28 février 1877. Bonola bey, auteur de nombreux travaux géographiques appréciés et historiographe de l'institution, en fut, de longues années durant, la cheville ouvrière.

La Société connut parfois des heures difficiles, soit par suite des événements politiques, soit, plus simplement, parce que les cotisations rentraient mal. Mais les difficultés matérielles ne mirent jamais longtemps en péril l'existence même de la Société, grâce à la protection des souverains qui se succédèrent sur le trône d'Egypte.

\*  
\* \*

Contrairement à ce qu'avait sans doute espéré le Khédivé Ismaïl, la Société n'organisa jamais elle-même d'explorations lointaines, mais elle accueillit à sa tri-

bune de nombreux voyageurs et certains fort illustres. Au cours des années qui suivirent sa fondation, l'activité de l'institution consistait essentiellement en l'organisation de séances au cours desquelles étaient faites des communications dont les auteurs furent des Egyptiens comme Riaz pacha, Mahmoud pacha el Falaki, le colonel Moktar bey ou Mohammad bey Sadik ; des Allemands comme Brugsh bey ou Franz pacha ; des Américains comme Stone pacha ou Chaillé Long bey ; des Anglais comme Cope Witehouse ; des Français, dont Ferdinand de Lesseps fut le plus illustre ; des Italiens comme Abbate pacha, Bonola bey, Figari bey ; des Belges, des Hellènes, des Hollandais, des Suisses. Plus tard d'ailleurs, l'on s'orienta davantage vers le genre « conférences », dont une seule était faite au cours d'une même séance.

Insensiblement, et par la force des choses, le caractère des communications puis des conférences changea de nature. Aux récits d'explorations faites en des contrées difficilement accessibles par leurs auteurs mêmes, succédèrent peu à peu l'évocation de souvenirs de voyages effectués vingt ou trente ans auparavant, puis des études de voyages accomplis au cours des siècles passés. L'on s'intéressa aussi à des questions d'ordre scientifique plus général, à la géographie ancienne, à l'histoire et à la méthodologie de la géographie. L'on prépara des monographies sur diverses régions, sur certains sites. Entre 1900 et 1910, l'on se consacra beaucoup plus qu'on ne l'avait fait auparavant, d'une part aux questions ethnographiques, d'autre part aux problèmes purement égyptiens.

Quoi qu'il en soit, le nombre des communications et conférences importantes faites jusqu'en 1914 atteint presque quatre cents. Aux noms que nous avons cités plus haut, il convient d'ajouter ceux du Prince Ibrahim

Hassan, d'Ahmed pacha Kamal, d'Ahmed Chafik bey, d'Ismail bey, d'Ahmed Zéki pacha parmi les Egyptiens, de G. Arvanitakis, de Boinet pacha, du colonel Colston, de René Fourtau, de William Groff, de Walter Innès bey, de Mgr Kyrillos Macaire, du colonel William Willcocks, du comte Charles Zaluski parmi les étrangers, et, naturellement, ces listes ne sont pas exhaustives.

Certaines séances eurent un éclat particulier : ce furent d'abord celles destinées à honorer spécialement les membres de la Dynastie régnante. Le 15 mars 1895, fut rendu un solennel hommage au Khédivé Ismaïl pacha, fondateur de la Société, décédé en exil quelques jours auparavant. Le 19 mai 1905, l'on commémora avec tout le faste désirable le centenaire de l'établissement de la dynastie de Mohammad-Aly.

D'autres manifestations furent organisées en l'honneur d'explorateurs ou de voyageurs illustres de passage au Caire. C'est ainsi que la Société offrit un banquet le 13 janvier 1887 au Docteur Junker et le 27 mars de la même année au Docteur Oscar Lenz, en attendant d'agir de même le 12 avril 1889 à l'égard des voyageurs Borelli, Teleki et Hohnel. Elle tint encore une réunion solennelle le 3 avril 1890 à l'occasion du passage de Henry Stanley au Caire. Elle remit en diverses circonstances des médailles, des diplômes d'honneur, etc.

Bien entendu, la Société Khédiviale participa à diverses manifestations scientifiques internationales. Elle fut représentée, en particulier, à l'Exposition géographique et au Congrès international de Géographie de Venise, en 1881, au Congrès international de Géographie de Paris en 1889.

La Société Khédiviale de Géographie s'efforça sans cesse d'enrichir sa bibliothèque. A l'origine, elle

reçut en don du Khédive Ismaïl environ 1100 ouvrages représentant 3000 volumes. En 1881, elle en possédait 5000 et, peu à peu, ce nombre augmenta.

D'autre part, elle rassembla diverses collections d'objets pouvant faciliter les études de ses membres, ce qui permit le 12 décembre 1898 l'inauguration d'un Musée de Géographie et d'Ethnographie. Il comprenait trois salles ayant en enfilade au total 34 mètres de longueur sur une largeur de 10 mètres. On pouvait voir dans ce musée les collections botaniques du Kordofan et du Dar-For recueillies en 1875 et 1876 par Johann Gabriel Pfund, des échantillons géologiques au nombre de six cents environ, de nombreuses cartes, des photographies, des autographes, des monnaies, des échantillons de produits naturels du sol d'Égypte, des objets fabriqués, des vêtements, des armes, etc.

A dire le vrai, les collections étaient un peu trop variées. Aussi, très logiquement, au bout de quelques années, une partie des objets rassemblés furent-ils donnés à d'autres institutions spécialisées.

\*  
\*\*

Au cours des années précédant immédiatement la guerre de 1914, il était évident que l'activité de la Société devait changer de caractère : il n'y avait plus à effectuer d'explorations véritables en Afrique ; en revanche, les études géographiques devaient être conduites dans des voies nouvelles. Malheureusement, à cette époque, le Président Abbate pacha et le Secrétaire général Bonola bey prenaient de l'âge. Le dernier mourut d'ailleurs à la fin de 1912, et son successeur, Charles Gaillardot bey, s'intéressait beaucoup plus à son Musée Bonaparte qu'à la Société de Géographie.

Bref, l'on ne compta que quatre conférences en



1911, cinq en 1912 et trois en 1913. Certes, au début de 1914, l'exposé de Védrines sur le premier raid Paris-Le Caire, que l'aviation venait d'effectuer, redonna un petit regain d'activité mais ne fit pas reprendre la publication du *Bulletin* suspendue en 1912. La déclaration de la guerre n'arrangea évidemment rien, et, quand Abbate pacha mourut dans le courant de l'été 1915, il ne restait plus qu'une vingtaine de sociétaires. De bons esprits pouvaient donc se demander si la Société n'allait pas sombrer dans la tourmente.

C'est alors qu'un événement des plus heureux se produisit. Le Prince Ahmed Fouad, frère du Sultan Hussein Kamel monté sur le trône en 1914, fut nommé Président de la *Société Sultanieh de Géographie* le 30 octobre 1915. Malgré les circonstances, le nouveau président donna aussitôt l'impulsion nécessaire pour recréer véritablement l'institution fondée par son père, le Khédivé Ismaïl. S'entourant de toutes les compétences scientifiques désirables, le Prince comprit qu'il fallait modifier le programme général des travaux de la Société : il n'y avait plus certes de contrées inconnues à explorer, mais il restait à ordonner, à classer, à mettre en forme des connaissances encore éparses ou confuses sur la géographie et l'ethnographie africaines. Au cours d'une conférence remarquée donnée le 25 janvier 1916, George Foucart, (1) qui était alors directeur de l'Institut français d'Archéologie orientale, exposa en quoi consistaient *l'ethnologie et ses récents problèmes*, montrant comment il était possible d'étudier méthodiquement les diverses questions posées.

Au cours des mois qui suivirent cette conférence, le Prince Ahmed Fouad fit étudier de nouveaux sta-

---

(1) Voir notice nécrologique de ce savant par le Dr. Etienne DRIOTON dans *B. Inst. Egypte*, T. XXVI, 1943-1944, pp. 21-30.

tuts et prendre toutes les mesures nécessaires à une réorganisation profonde de la Société, cependant qu'en 1916 et 1917 les communications et les conférences se succédaient à un rythme accéléré et que le *Bulletin*, suspendu depuis 1912, reparaisait avec une présentation améliorée. Les nouveaux statuts furent approuvés par un décret du 11 août 1917. L'objet de la Société était désormais « l'étude et l'encouragement aux sciences se rapportant à la géographie et plus spécialement à la géographie de l'Afrique, de l'Égypte et des pays adjacents ».

Pour atteindre ses fins, la Société pouvait créer des cours ou organiser des conférences, publier des ouvrages en plus de son bulletin, organiser ou subventionner des recherches scientifiques ou des voyages, organiser des concours ou des expositions, etc.

En 1918, fut publié un programme de travail comportant essentiellement des enquêtes scientifiques, la publication de *Mémoires* venant s'ajouter au *Bulletin*, l'organisation de conférences. A cette époque, le Prince Président avait dû résilier ses fonctions, étant devenu Sultan d'Égypte le 9 octobre 1917. Le nouveau monarque avait d'abord choisi, pour lui succéder, Ismaïl Sidky pacha dont la présidence ne dura que quelques mois, puis le savant dont nous avons déjà mentionné le nom : George Foucart. Ce dernier, au cours des années qui suivirent, fit de l'excellent travail, fort bien secondé par Adolphe Cattai bey nommé en 1918 Secrétaire général en remplacement de Charles Gaillardot bey.

Il convient d'insister sur ce que le Sultan devenu en 1922 le Roi Fouad 1er ne cessa de suivre de fort près l'activité de la Société de Géographie en comblant l'institution de ses bienfaits. C'est grâce au monarque défunt que le IXème Congrès International de Géo-

graphie se tint au Caire en 1925, la Société étant à cette occasion mise en possession du splendide palais où elle a aujourd'hui son siège. Le Congrès eut un succès aussi parfait que pouvaient le souhaiter ses organisateurs (1). Le même souverain fit don à la Société de nombreux ouvrages, de gravures, de pièces ethnographiques et d'une collection de plus de cinq mille cartes ayant appartenu à l'Impératrice Marie-Louise. Enfin, le monarque rendit possible l'impression de nombreux ouvrages grâce à ses dons répétés : pour les seules années allant de 1928 à 1934, il mit à la disposition de la Société des sommes se montant au total à 18000 livres égyptiennes (2).

George Foucart eut comme successeur à la présidence en 1926 William-Fraser Hume (3), l'illustre géologue auteur du magistral traité *Geology of Egypt*.

Ce fut à Adolphe Cattai bey qu'incomba la mission de préparer le Congrès de 1925, mais, peu de temps après, il mourut à sa table de travail à la Société même. A partir de cette date, la cheville ouvrière de l'institution fut Henri Munier. Bibliographe zélé autant qu'érudit patient, Henri Munier était entré au service égyptien en 1908, en qualité de bibliothécaire du Musée des Antiquités où il était devenu peu à peu un coptisant de mérite. A partir de 1925, il accomplit une œuvre de bénédictin à la Société de Géographie, faisant préparer ou préparant lui-même d'innombrables fiches destinées à faciliter les travaux des chercheurs. D'une complai-

---

(1) On pourra consulter à ce sujet les cinq volumes de *Comptes rendus* publiés par la Société.

(2) Voir au sujet de l'intérêt porté par le Roi Fouad 1<sup>er</sup> à la Société : *B. Soc. Royale Géogr. Egypte*, T. XXI, août 1946, pp. 319-324.

(3) Voir une notice nécrologique de William-Fraser Hume par O. Little dans *B. Soc. Royale Géogr. Egypte*, T. XXIII, nov. 1949 pp. 63-74.

sance inépuisable, il guidait chacun au mieux et connaissait mieux que personne cet art difficile et quelque peu fastidieux mais si nécessaire de la correction des épreuves d'imprimerie. Nous avons dit ailleurs (1) quelles étaient les rares qualités morales d'Henri Munnier.

\*  
\*\*

Des conférences assez nombreuses furent prononcées à la Société au cours de la période considérée. Il serait évidemment utile que l'institution en publie la liste pour en garder le souvenir. Disons du moins que l'auteur de ces admirables *Monumenta cartographica Africae et Aegypti* dont nous avons dit dans cette revue même (2) l'exceptionnelle valeur scientifique, S.A. le Prince Youssouf Kamal, tint à exposer ses travaux et ses idées dans la Grande Salle de la Société, quelques années avant la seconde guerre mondiale.

C'est toutefois par ses publications que la Société Royale de Géographie prit une importance bien plus considérable que dans le passé. Le catalogue de ces publications permet d'avoir une idée précise de son activité depuis sa renaissance : en dehors des bulletins, il faut d'abord signaler les beaux Mémoires in-quarto de Gaston Jondet sur les ports de Suez et d'Alexandrie, de Georges Douin sur Aboukir, de Georges Raimondi sur le désert oriental, de La Roncière sur la découverte de l'Afrique au Moyen-Age, de Claude Bourdon sur la géographie ancienne de la région de Suez, du Prince Omar Toussoun sur la géographie de l'Égypte à l'époque arabe, et enfin et surtout d'Albert Kammerer sur la mer Rouge.

---

(1) *A. Service Antiq. Egypte*, T. XLVIII, 1948, pp. 285 à 298.

(2) *La Revue du Caire*, 7ème année, N° 62, janvier 1944, pp. 244-262.



C'est alors sous les auspices de la Société qu'Henri Gauthier fit paraître son *Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques* en sept volumes, qui est un instrument de travail de premier ordre pour les égyptologues. Dès 1919, George Foucart avait publié une édition française et une édition anglaise de son *Questionnaire préliminaire d'Ethnologie africaine*, qui fut à la base de plusieurs études parues dans divers bulletins.

Ensuite, une école de géographes français, professeurs du Gouvernement égyptien, dont les plus distingués furent Henri Lorin, Georges Hug et Jean Lozach, accomplirent une œuvre des plus intéressantes en contribuant à faire mieux connaître la géographie de l'Égypte par des livres comme *l'Égypte d'aujourd'hui, le Pays et les Hommes* d'Henri Lorin, *le Delta du Nil* de J. Lozach, *l'Habitat rural en Égypte* de Lozach et Hug.

D'autre part, dès 1919, Henri Gauthier et Etienne Combes donnèrent dans le *Bulletin* de la Société de savantes études bibliographiques auxquelles coopéra bientôt Henri Munier. En 1928 et 1929, parut une *Bibliographie géographique de l'Égypte*, préparée sous la direction d'Henri Lorin avec le concours d'Henriette Agrel, de Georges Hug, de Jean Lozach, de René Morin et d'Henri Munier. Ce dernier continua jusqu'en 1942, sur le même plan, l'œuvre si bien commencée.

En dehors de ces publications géographiques, la Société en a fait paraître d'autres de caractère historique : ce furent les ouvrages d'Edouard Driault et de Georges Douin sur le règne de Mohammad-Aly, *l'Histoire du Khédive Ismaïl* de Georges Douin, œuvre monumentale restée malheureusement inachevée, *l'Histoire du règne de Mohammad-Aly* et *l'Histoire de l'Égypte moderne* qu'Angelo Sammarco ne put pas non

plus terminer. Il serait injuste de ne pas citer les noms de François Charles-Roux, d'A.G. Politis, de René Cattau bey, de J. Deny, parmi les auteurs des *Publications spéciales* de la Société de Géographie. Enfin et surtout, un groupe d'historiens et d'archéologues fit paraître, de 1932 à 1935, ce remarquable *Précis de l'Histoire d'Égypte*, justement apprécié par tous ceux qui ont eu l'occasion de lire ce beau travail.

Enfin, Henri Munier fut, avec le R.P. Bovier-Lapierre, l'organisateur de l'actuel Musée ethnographique, installé au rez-de-chaussée du siège de la Société. Il s'occupa encore activement d'enrichir la Bibliothèque de la Société, en s'efforçant en particulier d'acquérir la plupart des relations des voyageurs ayant visité l'Égypte. La bibliothèque, qui comptait environ 3000 ouvrages en 1927, en possédait 11000 quinze ans plus tard, sans compter 400 collections plus ou moins complètes de revues savantes.

\*  
\*\*

La guerre commencée en 1939 causa un ralentissement certain dans l'activité de la Société : tout d'abord, ses ressources diminuèrent en valeur relative par suite du renchérissement de toutes choses. C'est ainsi que des *Contributions of Egyptian Geology* de Hume ne purent paraître. Du fait de la guerre, certains membres quittèrent l'Égypte et ne purent continuer des travaux alors en cours. C'est ainsi que M. Jean Lozach abandonna d'importantes recherches, effectuées sous les auspices de la Société, sur la géographie ancienne du port d'Alexandrie. Le président Hume rentra définitivement en Angleterre et ne fut pas remplacé pendant de longues années.

Toutefois, si l'activité de la Société fut moins grande qu'au cours des années précédentes, elle ne

cessa à aucun moment grâce à la sollicitude constante de S.M. le Roi Farouk 1er qui accorda généreusement d'importantes subventions à la Société, prenant de plus entièrement à sa charge l'impression de plusieurs volumes l'*Histoire du règne du Khédive Ismaïl*, des *Inscriptions et graffiti des voyageurs sur la grande Pyramide* par G. Goyon, des *Tables de la Description de l'Egypte* par Henri Munier. S.A. le Prince Mohamad Aly témoigna également son estime à la Société en lui donnant, à la fin de 1944, 7000 volumes de sa bibliothèque privée.

Le *Bulletin* ne fut pas suspendu pendant la guerre, et des fascicules, moins copieux il est vrai qu'autrefois, parurent en juin 1940, en juin 1942, en juillet 1943 et en janvier 1945. En dehors des ouvrages que nous venons de citer, quelques autres virent le jour : en 1942, une *Bibliographie de la préhistoire égyptienne*, précieux instrument de travail dû à M. Charles Bachatly, des *Mémoires sur l'Egypte* de Jean-Baptiste Trécourt, annotés par M. Gaston Wiet, *Arabia and the Far East* de M. S. Huzayyin ; en 1944, une importante monographie due à M. Abbas Ammar, *People of Sharqiya*.

Henri Munier fit d'ailleurs de son mieux pour maintenir l'institution, malgré les difficultés, les épreuves, les inquiétudes de toutes natures. Pendant les mois si sombres de 1941 et 1942, il rédigea sur fiches un index de tous les noms d'auteurs cités dans les *Monumenta cartographica* de S.A. le Prince Youssouf Kamal ; une liste par ordre chronologique de tous les voyageurs en Egypte, européens ou orientaux, un index géographique des noms grecs de l'Egypte aux époques greco-romaine et byzantine, pour faire suite au dictionnaire de Calderini demeuré inachevé.

Les hostilités de la seconde guerre mondiale

étaient terminées depuis quelques jours à peine lorsque, dans la nuit du 19 au 20 août 1945, Henri Munier s'éteignit après une longue maladie qui avait miné peu à peu ses forces. C'était, pour la Société, une nouvelle épreuve.

\*  
\* \*

Au cours de ces dernières années, la Société fut durement atteinte par le décès de deux de ses vice-présidents, Ahmed Hassanein pacha au début de 1946, et Hassan Sadek pacha en juin 1949 : les membres de la Société en effet, tout en sachant que le premier de ces personnages était Chef du Cabinet de S.M. le Roi, ne pouvaient pas oublier qu'il avait effectué naguère d'importants voyages de reconnaissance dans le désert libyque ; toutes les personnes s'intéressant à la géologie de l'Egypte n'ignoraient pas que, avant d'exercer de très hautes fonctions dans l'Etat, Hassan Sadek pacha avait exécuté d'importantes recherches d'un grand intérêt scientifique.

Toutefois, malgré ces deuils, la Société a poursuivi ses destinées qui devraient être dans l'avenir aussi brillantes que dans le passé. Depuis 1946, elle est présidée par S E. Chérif Sabry pacha, ancien membre du Conseil de Régence, et a comme Secrétaire général M. Hassân Awad qui vient de soutenir brillamment en Sorbonne une thèse consacrée à la géographie du Sinaï, confirmant ainsi ses titres à occuper avec distinction un poste dont l'importance ne fait que s'accroître.

Peu de temps après sa nomination, M. Hassân Awad organisa une première conférence géographique, prononcée le 11 avril 1946, sur *les déserts de l'Amérique du Sud* par Emmanuel de Martonne. Du 9 au 15 mai 1946, M. Hassân Awad accompagna le même savant dans une reconnaissance géographique du Sinaï.



D'autre part, M. Hassân Awad s'est attaché à donner au *Bulletin* une meilleure présentation matérielle que par le passé et à créer des rubriques nouvelles, dont une *Chronique géographique* fort intéressante. Tout en collaborant activement à la rédaction, il a fait paraître dans les colonnes de cette revue des études géographiques de grande valeur dues à Aly bey Shafei, P. Azard, J. Chardonnet, P.H. Dopp, H.J. Fleure, S.A. Huzayyin, Emmanuel de Martonne, G.W. Murray, H.M.E. Schürmann, Etienne de Vaumas. La Société a publié également, en 1947 et 1949, deux nouveaux volumes du magistral ouvrage d'Albert Kammerer sur la mer Rouge, dont l'impression fait l'admiration des bibliophiles les plus difficiles.

La *Société Royale de Géographie d'Egypte* collabore d'autre part activement à la *Bibliographie géographique internationale*. Disons aussi que l'Egypte a été représentée au Congrès International de Géographie, tenu en avril 1949 à Lisbonne, par quatre personnalités ayant avec la Société des liens étroits puisque trois appartiennent à son Conseil d'Administration et que la quatrième est un collaborateur de ses publications.

Enfin, les fêtes organisées à la fin de 1950 et au début de 1951 pour commémorer tout à la fois le soixante-quinzième anniversaire de la Société Royale de Géographie, le vingt-cinquième anniversaire de l'Université Fouad 1er et l'inauguration de l'Institut du Désert montrèrent en particulier la vitalité de l'institution dont nous nous sommes occupés dans la présente étude. Les manifestations spéciales à la Société de Géographie commencèrent par une séance solennelle tenue en présence de S.M. le Roi le vendredi 29 décembre 1950, au cours de laquelle S.E. Chérif Sabry pacha, les Professeurs J.B. Cressey, R. Perret, L.P. Kirwan et H.T. Kimble rendirent hommage aux Sou-

verains « qui n'ont cessé de témoigner leur bienveillant intérêt et de prodiguer leurs encouragements à ce qu'il leur a toujours plu d'appeler « leur Société » et au pays hospitalier au sein duquel l'institution exerçait ses activités, puis insistèrent sur certains aspects de cette dernière œuvre. D'autre part, deux séances de travail furent consacrées à un certain nombre de communications les 29 décembre 1950 et 2 janvier 1951 dans l'après-midi (1).

\*  
\*\*

Nous avons vu que la Société Royale de Géographie d'Egypte était forte d'un très beau passé. Elle jouit d'une réputation scientifique enviable. Elle dispose des moyens matériels indispensables à un travail scientifique sérieux. Elle peut donc envisager l'avenir avec la plus grande confiance à condition que continuent à se grouper autour d'elle des chercheurs laborieux et enthousiastes, capables de remplir les colonnes de ses bulletins et de composer des mémoires de même valeur que naguère et jadis.

Sans nul doute, il convient de laisser à l'avenir, comme on l'a fait dans le passé, une très grande liberté aux travailleurs dans le choix des sujets qu'ils traiteront, mais, en matière de conclusion, nous nous permettons de présenter quelques suggestions purement personnelles. Nous estimons qu'il serait bon de préparer des instruments de travail utiles à tous, d'une part en complétant la *Bibliographie géographique de l'Egypte* due à Lorin et à ses collaborateurs par un troisième volume portant sur l'ensemble de la production de 1928 à 1950, d'autre part en publiant un catalogue imprimé ou ronéotypé des ouvrages de la Bibliothèque de la

---

(1) Voir à ce sujet les comptes rendus donnés dans les quotidiens d'Egypte à partir du 26 décembre 1950.

Société. En second lieu, nous nous demandons s'il ne serait pas judicieux de préparer un *Livre d'Or* de la Société, rappelant toutes les manifestations organisées par elle ou sous ses auspices, donnant les titres de tous les ouvrages et articles publiés par elle, rappelant les noms de ses dirigeants et de ses membres. Enfin et surtout, nous croyons qu'il y aurait lieu maintenant d'entreprendre la préparation d'un *Précis de la Géographie de l'Egypte*, qui serait l'équivalent du *Précis de l'Histoire d'Egypte* publié de 1932 à 1935. Cela représenterait, à n'en point douter, un labeur considérable pour plusieurs spécialistes de haut mérite et animés d'une probité scientifique absolue. Mais l'ouvrage vaut la peine d'être entrepris. Il contribuerait dans une large mesure à confirmer le prestige intellectuel de ceux qui œuvrent dans la Vallée du Nil.

Quels que soient d'ailleurs à l'avenir les travaux entrepris par les membres de la Société sous ses auspices, les bons esprits souhaitent que ces travaux soient profitables à la science et contribuent à accroître le prestige du meilleur aloi dont l'Egypte jouit parmi les spécialistes de la géographie.

JEAN-EDOUARD GOBY

# *Le Baiser*

*La ville est plus plate ce soir,  
La ville se tapie ce soir, effrayée...*

.....

*Silence...*

*Tes yeux fixes flottent, tes grands yeux noyés  
Et ton sourire effilant ses ailes de velours,  
Fugitif entr'ouvre  
De nouveaux abîmes magiques de silence..*

.....

.....

*La mer inlassable à l'assaut de l'horizon  
Attentive, reflue lentement sur la ville,  
Ce soir, vertige du gouffre qui se creuse...*

.....

*Notre silence !*

*Les deux serpents soyeux de tes lèvres,  
.. Est-ce hymne et couleur ?  
La coupe avide de ta bouche...,  
O silence, élément blanc !*

.....

.....

*Le raz de marée frémissant  
Avec des rires puérils, des gargouillis  
De sorcière, des râles de femme enfantant,  
Répond aux trois notes enchassées dans notre  
nuit...!*



.....  
*Déjà les remparts tombent*  
*Sous la ruée massive des tanks bleus !*  
 .....

.....  
*Ton baiser! ton baiser où se subliment les*  
*Sphinx,*  
*Où s'immergent les déserts..!*

*Pollen, pollen poudrant l'éternité !*  
 .....

.....  
*Ivres et titubant sur les maisons mortes,*  
*Croulant, pâmées,*  
*Avec des flots vomis de dentelle nerveuse,*  
*Les vagues, tribu de nègres amoks,*  
*Rythment de danses et de cris hystériques*  
*Notre blanche mort d'hommes.....*  
 .....

.....  
*Les murs de la prison*  
*Béent enfin de notre baiser !*  
 .....

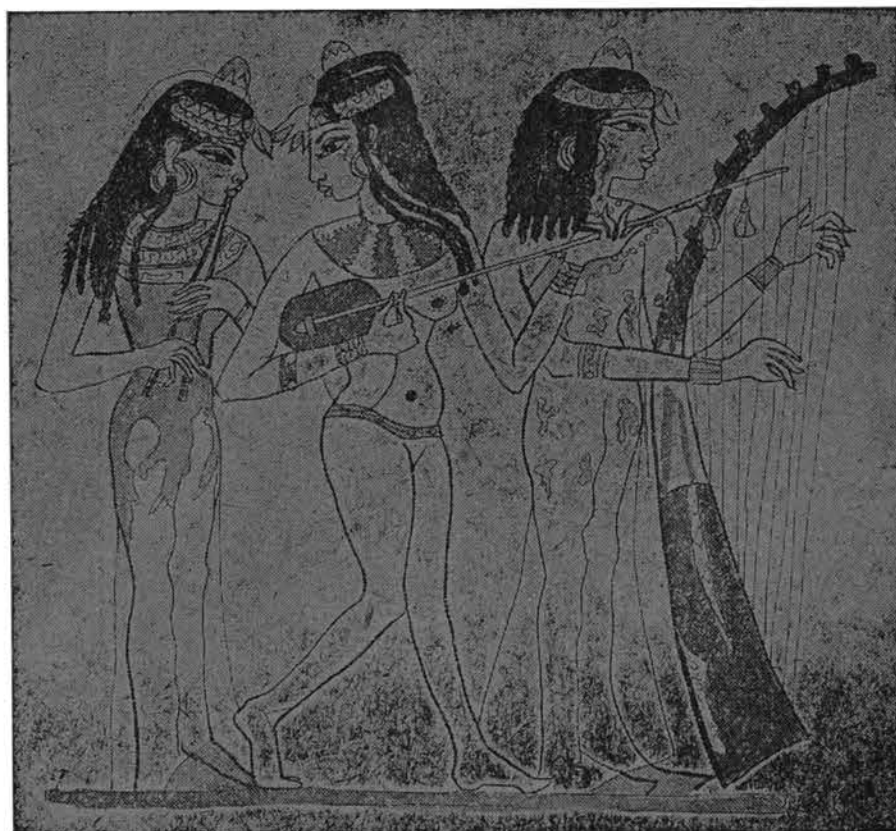
*D'un sein gonflé à l'autre transmis,*  
*Jusqu'à l'himalaya glauque qui,*  
*D'un grand élan bleu,*  
*Lance, ô merveille !*  
*Derrière la ligne vierge de l'horizon froncé*  
*Notre corps naissant en Dieu hermaphrodite !*  
 .....

*Et déjà pliant une échine arythmique,*  
*A l'infini vers l'aube inusité*  
*Les lames adorent le Dieu jailli par chance*  
*D'un miracle que tenta Prométhée....*

.....  
*Qu'encor sombrent les derniers pans de ville  
De l'explosion de ciel qui naquit du silence...*

*Pollen, pollen poudrant l'éternité !*

JEAN SYTE



## LE MOULOU D A ALGER

Le Mouloud, anniversaire de la naissance du Prophète, se célèbre le 12 rabi' premier. C'est à coup sûr l'une des fêtes les plus populaires en Afrique du Nord, même si elle n'a pas le prestige liturgique des deux aïds, l'aïd Sghir, qui termine le jeûne du Ramadan, l'aïd el Kébir, fête du sacrifice solennel à l'issue du pèlerinage.

L'année musulmane étant lunaire et plus courte de onze jours que l'année solaire, chaque mois fait en trente trois ans le tour des saisons et le Mouloud tombe actuellement en hiver. Mais c'est au printemps comme l'indique d'ailleurs le sens étymologique du mot rabi', que naquit, à la Mecque, dans la fraction hachimite de la grande tribu de Qoraïch, celui qui devait devenir Sidna Mohammed l'Envoyé d'Allah. C'est également un 12 du même mois, qui tombait alors en été, que, le 8 juin 632, le Prophète mourut à Médine, après avoir accompli une mission qui devait marquer un tournant de l'histoire.

La fête du Mouloud, de la naissance, le Noël islamique, fut considérée de bonne heure comme une innovation justifiée. On la célébrait par des processions et des sermons dans l'Egypte des Fatimites au XIème siècle. Au début du XIIIème, en Orient, à Arbela, un beau-frère de Saladin, ainsi que le rapporte Ibn Khalikan, offrait à cette occasion un grand repas au peuple, passait ses troupes en revue, envoyait des cadeaux aux

derviches, faisait faire une procession nocturne aux flambeaux. Pour l'Occident, le Sultan méridine Abou Yacoub, fit de la « nuit bénie » une fête officielle dès 1292, et nous savons que les cours de Fès et de Tlemcen célébraient pompeusement, au XIV<sup>ème</sup> siècle, le Mouloud, qui n'a cessé d'être une des fêtes les plus chères au cœur de Maghrébins, la coutume n'ayant pourtant été définitivement adoptée en Tunisie qu'aux environs de 1400.

La procession aux flambeaux se retrouve en divers endroits. Sur les hauts plateaux d'Algérie, les jeunes gens font parler la poudre. Un taleb chante le panégyrique du Prophète, auquel répondent les refrains des assistants porteurs de grands cierges de cire aux formes ingénieuses et de diverses couleurs. A Salé, la procession se fait la veille de la fête avec de grands cierges-candélabres monumentaux décorés d'alvéoles multicolores. Elle visite les différents sanctuaires et se termine à Sidi Abdallah ben Hassoun où les cierges sont suspendus jusqu'à l'année prochaine. Selon la tradition, c'est le Sultan saadien, Ahmed al Mansour, qui aurait introduit cette coutume pour l'avoir admirée à Constantine.

Ce Sidi ben Hassoun vivait au XVI<sup>ème</sup> siècle, et est un exemple pour nos temps de luttes effrénées. Originaire de Slès, il remarqua qu'il perdait la sérénité de son âme quand il s'agissait de querelles de çofs, de questions politiques ou tribales. Il se réjouissait immodérément quand les siens avaient le dessus sur d'autres musulmans, sur d'autres hommes. Il se reprocha donc la joie qu'il éprouvait à voir souffrir d'autres fils d'Adam, d'autres serviteurs de Dieu, et il vint à Salé. Ses compatriotes le conjurèrent de rentrer chez eux. Sans répondre, il alla remplir un vase à la mer et le déposa sur le sol.



— Vous voyez, dit-il aux envoyés, cette eau. Tout à l'heure si agitée dans la mer, comment se fait-il qu'elle reste maintenant immobile et calme ?

— C'est qu'elle a été retirée de la mer.

— Vous avez raison, dit le saint. L'exil épure et calme. Je resterai ici.

Dans plusieurs villes et notamment à Meknès, le Mouloud est la grande fête des Aïssaouas et donnait lieu à l'impressionnante procession avec des milliers d'adeptes enthousiastes.

A Tlemcen, c'est dans les maisons qu'on allume des candélabres avec des bougies de cire verte. On met le henné aux filles, on donne des pétards aux garçons. Le matin, les petites filles, vêtues de leurs plus beaux habits, enveloppées du haïk et couvertes de bijoux, font des visites et mangent du *fanid*, pâtisserie faite de farine, de cire d'abeilles et de sucre, pétrie en forme de bougie, de chandelier, de panier. Les fiancés envoient de ce fanid à leurs fiancées avec du henné et un mouchoir de soie. Le huitième jour, l'on va en pèlerinage à Sidi Bou Médine, vers lequel monte la *te-chouicha* (proprement le nom de la huitième journée qui suit la naissance d'un enfant) la procession des Aïssaouas et autres confréries populaires en dansant frénétiquement au son des bendir et des raïtas.

Dans les montagnes de Kabylie, les gens de la *taddert* achètent un bœuf dont la viande est partagée entre tous les habitants du village. Le soir, les enfants se promènent avec des bougies allumées dans des tiges de roseaux, réduction de la traditionnelle procession aux flambeaux, en chantant : « C'est aujourd'hui la fête du Prophète. Les anges dans le ciel sont contents et nous aussi ». Une coutume émouvante est de faire participer les absents au repas du soir. Sur la table basse, on pose la cuillère du père qui est allé au pèlerinage,

du fils qui est parti travailler à Alger ou en France. Ce qui reste dans les plats est recouvert et emporté : c'est la part des anges.

Dans le M'Zab, l'on allume partout des cierges ; les femmes donnent des soirées joyeuses dans les maisons ; les hommes passent la nuit à psalmodier dans les Mosquées.

A Alger, où nous nous arrêterons davantage, tout le mois du Mouloud est marqué par une intense activité religieuse dans les mosquées en général et tout spécialement au sanctuaire fameux de Sidi-Abderrahmân, dont le tombeau couvert de belles soieries est, plusieurs jours auparavant, dévêtu, nettoyé et revêtu en grande pompe, aux sons des musiques (1).

Les enfants confectionnent avec des roseaux et des tiges de fenouils des espèces de lustres compliqués qu'on appelle *qoublas*, coupoles ou *mnâra*, lustres et où ils allument de nombreuses bougies colorées. Le gâteau traditionnel, car toute fête doit avoir en Afrique comme en France son plat et ses pâtisseries, est la *tammîna* faite avec de la semoule grillée, du beurre et du miel. Ce plat a été choisi sans doute pour ce jour, parce que c'est celui qu'on apporte aux mères le septième jour de leurs couches.

L'élément caractéristique de la fête est la récitation des *maoulid*. Ce sont des *qacidas*, des poésies en l'honneur du Prophète, imprégnées d'un ardent amour pour l'envoyé d'Allah, « la meilleure des créatures » et qui ont fini par constituer un genre littéraire spécial. On les lit à la radio. On en fait des recueils imprimés

---

(1) Le samedi et le mercredi qui précèdent la fête, quand ce mercredi tombe au moins trois jours avant. On joue des tambourins (*bendir*) et des thol (*tambours*) le samedi et l'on distribue du pain et de l'huile. Le mercredi, on joue en outre de la *ghaïta* (*hautbois*), et l'on distribue le couscous sucré.

ou manuscrits qui s'accroissent sans cesse, car chaque année on en compose de nouveaux. On les chante à Sidi Abderrahmân.

Au lieu de la psalmodie habituelle des *hezzabin*, chanteurs de Coran, on entend alors dans les mosquées les divers modes de la musique classique. Les chanteurs spécialisés des *maoulid*, les *qeççaïddin*, les chantent en effet sur les mélodies anciennes de la musique dite « andalouse », ou de Grenade, mais sans accompagnement d'instruments. Chacun des vendredis, qui suivent la fête, donne ainsi lieu à de pieux concerts, successivement à la Grande Mosquée, à Djamaa Djedid, à Sidi Ramdan, à Sidi Mhammed Chérif, à Sidi Mhammed ben Abderrahmân de Belcourt, à la Mosquée de Kouba.

Tous les Algérois et les visiteurs d'Alger connaissent, à l'une des extrémités de la ville haute, le joli monument élevé à la fin du XVII<sup>ème</sup> siècle par le dey Haj Ahmed al Atchi dans le plus pur style algéro-turc, avec son minaret carré à étages d'arcatures. Il est le principal édifice d'un groupe de sanctuaires bâtis autour d'un cimetière aux vieilles stèles de marbre, aux cyprès centenaires, d'où l'on domine la ville basse, le port, l'immense étendue bleue de la mer. Il y a là Sidi-Mansoûr, au milieu des faïences et des soieries, qu'on y a transportées quand on a abattu la Porte Bab-Azoun.

Il y a aussi Sidi Ouali Dada, que les gravures populaires montrent navigant sur un tapis de prière tiré par des poissons. Et près de sa tombe, le fameux bâton dont il frappa la mer pour déclencher la tempête qui engloutit la moitié de la flotte espagnole en 1541 et obligea Charles Quint, parvenu jusqu'au Fort l'Empereur et dont les canons étaient déjà braqués sur la ville, à lever le siège et à se rembarquer.

La salle funéraire de Sidi-Abderrahmân est cou-

verte de carreaux de faiences multicolores et d'inscriptions calligraphiques. Des lustres, des étendards, des œufs d'autruche descendent de la coupole. Le catafalque en forme de lit et à balustrade ciselée qui cache le tombeau, est couvert de soieries anciennes aux nuances délicates et de broderies d'or et d'argent. Huit groupes de colonnes engagés dans les murs subsistent de l'ancien mausolée de 1611, remanié en 1696 lorsqu'on transforma la Qoubba de type hispano-mauresque avec toit de tuiles vertes à quatre pentes, en grande salle de prière, avec *mirhab* sous une coupole octogonale sur trompes d'angle à la mode turque. î

Les *Qeççäïdines* sont assis par terre le long du mur où se creuse le *mirhab*, la niche vide qui indique la direction de la Mecque et de la prière. Pendant plus d'une heure, ils chantent en chœur les poésies qui racontent pieusement les merveilles qui ont accompagné la naissance du fondateur de l'Islam, il y a treize siècles, au cœur des déserts de la péninsule arabe, et l'amour fervent dont sont pleins pour lui tous les cœurs musulmans. Puis, les deux paumes levées vers le ciel, avec toute l'assistance, ils récitent la Fatiha, première sourate du Coran.

A l'issue de la cérémonie, pendant que les meskines mangent un abondant couscous servi dans des grands plats de bois par les serviteurs religieux de Sidi-Abderrahmân, les invités sont aspergés d'eau de fleur d'oranger et boivent la traditionnelle *cherbât*, sorte de « sorbet », épais sirop de sucre rafraîchi, parfumé d'ambre.

Quel est donc ce Sidi-Abderrahmân, patron de la ville d'Alger et vénéré comme l'un des grands saints de l'Algérie, vers la tombe duquel affluent les pèlerins particulièrement nombreux en ce mois de Mouloud, et



devant lequel aucun plaideur, de si mauvaise foi fut-il, n'oserait se parjurer ?

De nombreuses légendes courent sur lui, des récits extraordinaires qu'on répète sans doute sans y croire à la lettre et dont plusieurs sont chargés de l'espèce de vérité supérieure que recèlent bien souvent les légendes.

Les uns vous diront que Sidi-Abderrahmân empêcha Alger de tomber dans la mer vers laquelle elle se penche. Ce jour-là, Sidi Brahim al Ghobrini, le saint de Cherchell, était venu à Alger ; les enfants se moquaient de lui et lui jetaient des pierres ; il se leva et porta la main à sa chéchia ; s'il l'enlevait, Alger tombait dans la mer ; heureusement Sidi-Abderrahmân, qui passait par là, l'arrêta au moment où il n'avait encore penché sa coiffure que selon un angle point trop dangereux.

D'autres vous diront que l'austère Sidi-Abderrahmân n'aimait point la danse et les divertissements profanes et qu'il bouleversa le rocheux pays des Beni Salah, dans l'Atlas blidéen, pour punir les gens d'un village qui voulaient l'obliger à participer à leur fête.

Une autre histoire, fort savoureuse, le montre en compétition avec le santon des Flittas, Sidi Mhammed ben Aouda, auquel il enseigna pittoresquement la vanité des prodiges que tous les mystiques sérieux considèrent comme des accidents secondaires, plutôt gênants et dangereux, le long de la voie spirituelle, dont l'essentiel est le détachement, la connaissance et l'amour. Sidi ben Aouda avait pour spécialité de dompter les lions, et au siècle dernier encore ses héritiers en promenaient, sagement attachés et pleins de baraka, dans le Tell. Il vint donc voir Sidi-Abderrahmân, monté sur un lion, ce qui, on le conçoit, produisit une certaine sensation dans la bonne ville d'Alger. Sidi

Abderrahmân vit tout de suite que son confrère oranais manquait de modestie. Il lui offrit l'hospitalité pour la nuit.

— Où dois-je mettre mon lion ? demande Sidi ben Aouda.

— A l'étable, avec ma vache.

Le lendemain matin, le voyageur, voulant repartir, chercha sa monture. En vain. Le lion n'était plus dans l'étable. C'était la vache qui l'avait mangé.

Mais la plus jolie histoire qu'on raconte sur le patron d'Alger, est une variante d'une anecdote mystique qu'on rencontre en Orient et en Occident, au Maroc avec Lalla Mimouna, en Anatolie dans le poème de Jalâleddine Roumi, et jusqu'en France dans les Confessions de Jean-Jacques Rousseau.

Donc, Sidi-Abderrahmân, raconte-t-on, avait l'habitude, quand la mer était belle, de voguer aux environs d'Alger, assis sur son tapis de prière. Abordant un jour sur une plage, il rencontra un pauvre berger qui jouait de la flûte avec tant d'ardeur qu'il n'entendit même pas le *salâm* du saint. C'est qu'il avait fait le vœu de jouer trois jours de suite si le bon Dieu lui envoyait un fils. Cet enfant venant de naître, il tenait sa promesse, plein de reconnaissance et de joie. Mais Sidi-Abderrahmân n'aimait pas, nous l'avons vu, la musique, et la flûte moins encore que tout instrument. Il déclara que cette façon de remercier Dieu était absurde et même blâmable.

— Je n'en connais pas d'autre, dit le berger. Je ne suis qu'un pauvre ignorant.

— Le Seigneur ne peut accepter de tels hommages, poursuivit le savant. Je vais t'enseigner la façon de prier et quelques versets du Livre Sacré.

Ayant appris au berger la *Fatiha* et les gestes rituels de la prière, il se rembarqua, satisfait de lui-

même et de sa science. Mais bientôt il entendit derrière lui une voix qui l'appelait. Il se retourna et vit le berger. Et le berger marchait sur les flots.

— O grand saint, criait-il, viens à mon secours ! Aussitôt après ton départ, j'ai commencé la prière que tu avais eu la grande bonté de m'enseigner. Mais je me suis embrouillé. Ma pauvre tête n'a pas voulu se rappeler les mots sacrés. Je suis bien à plaindre idiot que je suis, et Dieu tout-puissant ne voudra pas m'entendre si tu ne viens pas de nouveau à mon aide.

Ainsi donc le saint, le savant, le docteur, avait besoin d'un tapis pour voguer sur la mer ; et le pauvre berger ignorant y marchait les pieds nus. Sidi-Abderrahmân comprit la leçon, admira en son cœur la puissance et la bonté d'Allah et dit au berger :

— Ne te tourmente plus, mon ami. Continue comme auparavant à jouer de la flûte pour l'amour de Dieu. Les actes valent par les intentions, et ceux qui l'aiment de tout leur cœur sont plus près de Dieu que nous tous.

En réalité, Sidi-Abderrahmân Tsa'libi appartenait à la tribu arabe des Tsa'Iba qui occupait la Mitidja, avait eu son heure de prospérité au XIII<sup>ème</sup> siècle et avait été à peu près ruinée au XIV<sup>ème</sup> siècle par le Sultan de Tlemcen. Il naquit probablement aux Issers, vers l'année 1385 d'une famille de pieux lettrés. Il vint de bonne heure à Alger. Mais cette ville, alors très modeste, n'avait rien d'une capitale intellectuelle et ce qu'il y trouva fut loin d'étancher sa soif de savoir. Fidèle au conseil du Prophète d'aller chercher la science jusqu'en Chine, s'il le faut, il voyagea d'école en école, pendant de nombreuses années. Il séjourna quelque temps à Bougie, dont les maîtres étaient réputés, passa par Tunis, se rendit au Caire, fit le pèlerinage de la Mecque, étudia de nouveau à Tunis, se

fixa enfin à Alger, en 1419, et y vécut encore une cinquantaine d'années. Il habitait, dit-on, une maison dans une impasse près d'une petite mosquée qui a porté son nom jusqu'à sa démolition en 1850, rue de la Charte, dans le quartier de la Marine. Cette maison elle-même a été démolie vers 1864.

Sa vie était consacrée entièrement à l'étude, à l'enseignement, à la composition de ses livres dont les plus connus sont un Commentaire du Coran, le *Jawahir*, et un ouvrage sur le Jugement dernier et les mystères de l'autre monde, *l'ouloum el fakhirat*, qui a été imprimé au Caire à la fin du siècle dernier.

Ce dernier livre regorge de hadits, d'anecdotes, de sentences et de réflexions sur la mort, l'avantage qu'il y a à y penser, la nécessité de s'y préparer, sur les épreuves de la tombe, l'Antéchrist (Dejjâl), Gog et Magog, la Trompette de la Résurrection, le Jugement, le pont Cirath, si difficile à traverser, la géhenne, le paradis, l'égorgement de la Mort, l'intercession du Prophète. Il précise que les pauvres seront les premiers à entrer au Paradis ; que les parents y seront accueillis par le sourire des enfants qui les auront précédés dans la mort, comme s'ils étaient allés en avant reconnaître le chemin. Il décrit longuement les jardins, les demeures, les rivières, les cultures, les oiseaux, les nourritures et les boissons du céleste séjour, les houris et leur dot (les bonnes actions). Et il couronne cette montagne de citations, jamais ennuyeuses, en disant qu'au-dessus de toutes les joies, il y a la vision de Dieu face à sa face, son *salâm* ; en affirmant que le contentement d'Allah vaut mieux que tout le paradis.

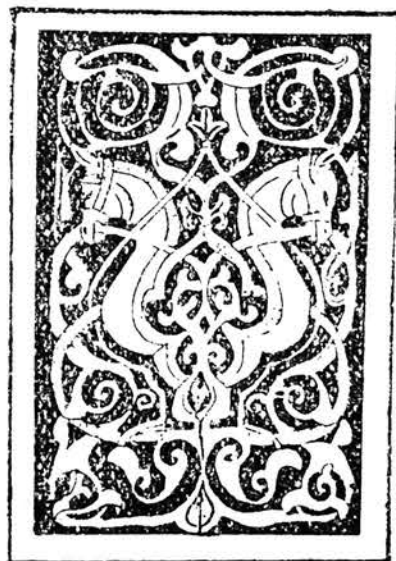
On dit encore à Alger que Sidi-Abderrahmân avait d'innombrables élèves, faisant le matin la classe à 1.000 garçons et le soir à 1.000 filles, ce qui montre son désir d'obéir au précepte du Prophète recomman-



dant l'instruction comme un devoir pour tout musulman et pour toute musulmane.

Nous avons vu qu'il avait compris la nécessité de ne pas s'en tenir à la seule science extérieure et que le pauvre berger lui avait enseigné la nécessité vitale de l'amour. On le vante d'ailleurs d'avoir su équilibrer harmonieusement les deux voies, l'intérieure et l'extérieure, le droit canon et la théologie mystique. La vénération dont il est l'objet montre que pendant les siècles qui suivirent sa mort, Alger n'était pas seulement une ville de commerçants et de corsaires, mais attachait une suprême importance à l'intelligence et à la spiritualité.

EMILE DERMENGHEM



# JEAN RICHEPIN

Le poète Jean Richepin aurait aujourd'hui cent ans s'il n'était pas mort. Mais il est mort, et on ne peut que le regretter. Il avait du talent, de l'élan, de la générosité. L'amour de la vie était en lui. Hélas ! l'amour de la vie ne suffit pas éternellement.

On célèbre donc, avec modération d'ailleurs, le centenaire de la naissance de l'auteur du Chemineau, et on le pousse de nouveau, sans violence, vers la gloire d'outre-tombe. Va, chemineau, chemine.

La consécration qu'on apporte au poète lyrique et dramatique est à même de servir d'exemple pour tous ceux qui ignorent le lyrisme, ne donnent point dans le drame et ne sont poètes nullement...

On fait du nom de Jean Richepin le nom d'une rue de Paris. Certes, il eût été presque naturel, à sa mort, de l'honorer de cet hommage, qui ne surprend jamais personne pour personne. Notez bien que cet hommage, lorsqu'il est trop précipité, a presque un caractère offensant. On a l'air de dire : « Dépêchons-nous, dans un minuscule nombre d'années il ne sera plus temps et le geste pieux ne sera plus déjà qu'une politesse trop attardée pour avoir tout son prix ». Pour Jean Richepin, on ne s'est pas dépêché, et le témoignage actuel garde sa vertu entière. On veut le considérer aujourd'hui comme un symptôme, oui, comme un symptôme, mieux, comme une preuve de discipline dans cette répartition des témoignages publics d'ad-

miration, de reconnaissance aux grands hommes, ou aux hommes de grandeur moyenne. Il est excellent que pareille discipline s'établisse ainsi qu'elle le fait ici visiblement. Voilà un signe heureux.

Les Français n'ont pas oublié que, jadis ou naguère, on introduisait dans l'affaire trop d'exubérance ou d'incohérence. Certains écrivains, certains artistes, — ne parlons que de ces estimables catégories d'individus « distingués » — étaient gratifiés soudain de plusieurs plaques bleues à l'angle de plusieurs rues démesurément accueillantes. Il advint qu'on accordât simultanément au dramaturge honorable Emile Augier un boulevard et une rue. Le boulevard subsiste. La rue Emile Augier se transfigure en rue Jean Richepin. Rien de plus sensé. Il serait malséant qu'Emile Augier bénéficiât de deux consécration et, sans doute, que Jean Richepin ne pût s'enorgueillir d'en avoir une seule. Tout viendra désormais à point à qui saura attendre un peu, un tout petit peu.

Autrefois on proclamait : notre devoir est de remettre de l'ordre dans la maison ; on atteste présentement que c'est bien commencer la tâche capitale que de mettre de l'ordre dans la distribution des noms de rues. Là pèse encore sur l'élite éminente des aspirants à l'immortalité urbaine ou des gagnants de la course, une curieuse inégalité, et une sorte d'injustice provocatrice, legs des temps passés...

Boulevard Voltaire, place Voltaire, quai Voltaire... Apothéose dans tous les quartiers parisiens. Méritée certes, et Voltaire peut régner dans bien des endroits. Mais Jean-Jacques Rousseau fut, lui aussi, un grand écrivain. Il exerça une influence énorme. Cherchez la rue Jean-Jacques Rousseau. Elle existe, oui, elle existe incontestablement. Elle est si modeste pourtant, elle est si chétive, et elle a presque l'air de se

dissimuler aux regards. Cherchez la rue Lamartine. Elle existe. Tenez pour certain qu'elle existe.

Tellement piètre ! On s'en est avisé plus tard. Et un square fut baptisé Lamartine. Le square est si éloigné de la rue qu'on se demande s'il concerne le même Lamartine. Pendant ce temps-là, les avenues, les places, voire les simples rues Victor Hugo dans la capitale, dans les banlieues, partout, sollicitent impérieusement, parfois majestueusement les regards. En vérité, il y a là des inégalités que l'on est fondé, n'est-ce pas ? à confondre avec des injustices.

Pourquoi ces différences dans des répartitions assez paradoxales ? Pourquoi ?

Les circonstances agissent. Les mouvements plus ou moins tumultueux de l'opinion. Les chances de la vie et de la mort. Il est, pour mourir, des minutes qui sont propices, d'autres minutes qui ne le sont point. Quand il mourut, Lamartine avait tout perdu. Victor Hugo, lorsqu'il entra dans la mort, avait accumulé tous les gains. La mort était pour lui un complément d'apothéose. Ni moins, ni plus.

Une heure sonne toutefois où on s'interroge sur le point de savoir pourquoi tels ou tels ont été favorisés au détriment d'autres défunts outrageusement méconnus, et on constate que c'est que bien souvent on a mis trop de hâte à attribuer aux uns les palmes académiques de la voie publique, qu'on ne songeait pas à accorder aux autres moins soutenus ou dont les familles éplorées ignoraient les bonnes adresses.

Récemment on publiait une Requête au Conseil Municipal de Paris à cette fin de faire effacer des plaques bleues les noms de peintres ou sculpteurs qui ne plaisaient plus, plus du tout, aux pétitionnaires. On citait nommément Rosa Bonheur, Gerôme, Cabanel, de Neuville, Aimé Morot, Detaille, Jean-Paul Laurens,



et ceux-ci et ceux-là ! Gloires périmées ! Réputations éteintes !

Bien sûr ! Bien sûr ! Gerôme ! Cabanel ! Et Detaille et Moret ne personnifient peut-être plus le grand art. Il est même possible qu'ils ne l'aient figuré un instant que par erreur. Et on a le droit de discuter, car on a le droit d'être offusqué. Et, mon Dieu ! ce ne serait pas un effroyable scandale que de supprimer quelques-uns de ces noms dont les délicatesses modernes se flattent d'être choquées. Le scandale du moins n'aurait pas eu l'occasion de se produire si on avait attendu un temps moral, disons une période « raisonnable », avant d'inaugurer les plaques. Nous le comprenons, et nous nous prenons à juger convenable, opportun, utile, nécessaire d'imposer un délai entre la mort et l'exaltation posthume. Dix ans ! Vingt ans ! Ce que l'on voudra. Dix ans ! Vingt ans suffiraient probablement pour que les précipitations et les encombrements dérisoires soient évités. Nous avons actuellement le tact de souhaiter cette réforme, même de l'accomplir doucement. Félicitons-nous, de cette sagesse. Accentuons-là !

La consécration non prématurée de Jean Richepin intervient au meilleur moment. Elle est significative. Elle est éloquemment exemplaire. Jean Richepin, s'il était éloquent, ne se targuait pas de fournir des exemples. Celui que donne en l'occurrence, son nom de bon et brave poète, mérite d'autant plus d'être contagieux. Il est digne d'un pays où le goût et la mesure sont toujours en passe de fleurir.

J. ERNEST-CHARLES

## LA SAISON MUSICALE AU CAIRE

Cette année, la Société de Musique d'Égypte, dans la première partie de sa saison, a résolu de donner la parole aux jeunes.

Bernard Michelin, Jeanine Andrade, Brigitte H. de Beaufond, Manoug Parikian, Astrinidis, Georges Théméli, voilà des artistes qui ont atteint une certaine notoriété ou même une première célébrité. Malheureusement, à part Michelin et Théméli, l'attrait de ces jeunes talents n'a pas suffi à remplir l'Ewart Memorial Hall, et il fallut se rabattre sur l'Oriental Hall, dont l'intimité suffit à recevoir les quelques fidèles de tous les concerts et les mélomanes avertis. Ils n'eurent point à se plaindre, car il est agréable de retrouver les morceaux que l'on entend exécuter avec une perfection peut-être trop inhumaine par les grands virtuoses, joués avec plus de fraîcheur et d'ingénuité, moins mûris peut-être, mais plus impétueux, bref, effectivement plus jeunes. Cependant, le grand public qui souvent ne sait pas apprécier par lui-même, préfère avoir l'assurance qu'il place à bon escient les enthousiasmes de sa sensibilité et se réserve pour les gloires chevronnées. Il n'a d'ailleurs pas toujours tort.

\*  
\*\*

*Bernard Michelin*, qui était accompagné par Tasso Janopoulo, a une très belle prestance, mais il est re-

# LES ARTS - LA MUSIQUE

grettable qu'il gâche cet avantage en rappelant par ses attitudes les pantomimes de Jean-Louis Barrault. L'image visuelle que nous offre l'exécutant ne devrait pas nous distraire des images sonores que nous recevons de lui. Sans doute parce que les critiques l'ont trop gâté, Michelin ne nous a pas paru en progrès sur l'année dernière. Certes, il possède toujours cette belle sonorité et ce velouté, qui, au violoncelle suffisent presque à classer comme grand artiste un exécutant. Mais il nous a semblé que son jeu avait perdu les qualités de spontanéité, de fougue et tout l'expressionisme de la jeunesse, sans avoir acquis encore tout à fait la maturité féconde d'un vrai maître. Son jeu est sans doute dans une période de croissance, qui nous promet pour plus tard une maîtrise profonde et humaine. La technique de Bernard Michelin est d'ailleurs très sûre et ce n'est pas dans cette direction qu'il lui faut chercher un dépassement mais plutôt dans un mûrissement de la matière musicale.

La transcription pour violoncelle de la Sonate de Franck, bien que très intéressante et remarquablement jouée par Michelin comme aussi par Janopoulo, nous a moins émus que la version pour violon. Les sonorités assourdies et lentes du violoncelle ne peuvent pas rendre comme les cris du violon ce que cette sonate contient de lyrisme passionné et de mystique fiévreuse.

\*  
\*\*

*Jeanine Andrade*, qui nous était totalement inconnue, remarquablement secondée et soutenue par Astrinidis, a très favorablement impressionné ses auditeurs. Son jeu est réellement jeune avec tout ce que ce mot implique de qualités de séduction : il est pourtant déjà solide et bien posé.

Comme tant de femmes artistes, elle vise trop,

peut-être, à posséder un jeu viril, dans le souci naturel d'éviter le reproche classique de mièvrerie ou d'exagération qui s'attache parfois injustement à la sensibilité féminine. Vigoureuses jusqu'à l'exagération, les interprétations de Jeanine Andrade sont passionnées et bouillonnantes d'idées et de sentiments. On eut aimé cependant quelquefois, un peu moins d'impétuosité, un peu plus de nuance et de délicate poésie.

Mais Jeanine Andrade est encore une interprète fort jeune et il serait faux et injuste de lui demander déjà une expression souverainement équilibrée. Il nous a semblé déceler en elle les qualités qui permettent le mûrissement et le progrès indéfinis : une grande sincérité, un don complet de soi à son exécution, une sensibilité lyrique et un tempérament puissant, avec cela, beaucoup de simplicité, de naturel et de modestie. On aimera suivre, les années à venir, le chemin que ne manquera pas de parcourir Jeanine Andrade.

\*  
\* \*

*Brigitte H. de Beaufond* est une autre ambassadrice charmante de l'école française de violon. Comme à Jeanine Andrade, on ne saurait lui faire le reproche, d'un jeu trop féminin, au contraire. Jeu très intelligent, très nuancé, vibrant ou éclatant lorsqu'il le faut, bien mené, et donnant la sensation d'une belle construction. Melle. de Beaufond n'est plus loin de la maturité musicale, mais il lui faudrait peut-être adoucir quelque peu la précision de ses attaques et mettre plus de passion profonde et d'émotion vraie dans son interprétation. Elle devra se garder d'une certaine sécheresse intellectuelle et d'un phrasé plus extérieur qu'intimement senti. Aussi est-ce dans la belle sonate de Fauré que son interprétation nous a le plus enchanté. Ici tout fut en nuances, en finesses et en intelligente ex-



position. Mme. Doreau, qui accompagnait, est une excellente musicienne que l'on ne saurait que féliciter pour le tact avec lequel elle sut servir le chant du violon.

\*  
\* \*

N'ayant pu assister au concert de Manoug Parikian, dont on dit le plus grand bien, nous voulons essayer d'approfondir un peu le cas Théméli.

Je dis bien le *cas* Théméli car, avec lui, se posent de tous autres problèmes que ceux que soulève le jeu des autres artistes dont nous venons de parler.

A entendre Théméli, on sent bien que l'on est placé tout de suite dans une dimension de puissance et de complexité que n'atteignent pas ses émules. On assiste à la naissance d'un monde sonore qui a ses lois propres, qu'elles nous plaisent ou non, et qui, on le sent, est très important, très sérieux, nécessaire. Indispensable pour nous ? Je ne le crois pas. Mais, on le sent bien, pour cet homme qui ne voit pas et qui s'exprime tout entier dans ce cosmos sonore qu'il suscite avec acharnement. Et c'est une sorte d'envoûtement, une opération magique, pénible parfois pour les auditeurs dont la sensibilité est forcément différente, mais dont l'efficace incantatoire suscite ce monde que Théméli *voit*, et au sein duquel il respire. Cet univers de sons n'est pas le nôtre. Il n'est ni meilleur ni pire, il est différent. On ne peut le juger d'après les normes qu'on appliquerait aux autres pianistes. Il n'a presque pas de couleurs mais il se dégrade avec beaucoup de nuance entre le blanc et le noir. Il a par contre plus d'*armature* et plus de *présence* que notre monde sonore qui n'occupe malgré tout que le second plan. Cette armature, Théméli la recherche avant tout et pour ainsi dire pour elle-même, et son toucher très spécial ne la laisse jamais fondre ou se diluer. Et si on se met

à sa place, on le comprend : il s'agit pour lui de maintenir son monde debout. Mais nous n'avons pas le même besoin de structure purement sonore parce que notre monde des sons est tout pénétré et subjugué par les images visuelles à tel point qu'en musique l'auditeur souffre du défaut contraire, de trop traduire les sons en formes et en couleurs, d'imaginer la musique. Avec Théméli, on atteint, si l'on veut, le monde de la musique pure dont dissertent tant de critiques musicaux. Mais ils parlent sur un autre plan et malgré tout en visuels. Pour Théméli, il est évident que la forme musicale a une réalité en soi, et sa valeur, son importance, sa nécessité l'assimilent à une essence platonicienne. Pour lui, sans doute, c'est avec des Idées sonores de ce genre que le monde est construit et nos formes et couleurs sont transposées une à une en archétypes musicaux. Autour de cette puissante armature, son univers de sons flamboie d'un feu bref mais brûlant et se veut passionnément vivant dans l'en soi sonore. Cette affirmation des lois structurales de son univers et ce dessin spectral d'une chair musicale qui les habille, voilà ce que Théméli nous livre, consciemment ou non, une expression péremptoire d'un cosmos valable.

La tragédie, si l'on peut dire, est que ce n'est pas seulement nous, auditeurs, qui sommes des visuels, mais également les compositeurs. La musique qu'écrivait un Mozart ou un Beethoven dérive d'une sensibilité et d'une expérience du monde et de la vie, bref d'une réalité psychologique toute pénétrée par l'image. Leurs structures sonores elles-mêmes, bien qu'elles obéissent partiellement aux nécessités d'un développement formel interne, n'en célèbrent pas moins les fastes sensibles du monde tel que nous le connaissons. Aussi ne me paraît-il pas exact de parler de l'interprétation de Théméli, au sens où l'on parle de l'interprétation d'autres

artistes. Il s'agit plutôt d'une *transposition* sur un autre plan, qu'on ne peut pas discuter, approuver ou désapprouver mais qu'on doit simplement constater et *voir* comme un *objet*, ou étudier comme une symbolique. Le Mozart ou le Beethoven de Théméli sont ce qu'ils peuvent être dans un cosmos sonore rigoureusement pur ; et les théoriciens du formalisme musical seraient fort surpris de ne pas toujours les reconnaître.

C'est à la lumière de considérations analogues que l'audition de Théméli est instructive et attachante, passionnément intéressante alors même qu'elle ne répond pas à l'attente de notre sensibilité. Elle donne à toutes ses exécutions une valeur de témoignage et le tragique d'un monde qui n'existe que pendant qu'il est joué. La sensibilité fatalement particulière de Théméli donne à toutes les œuvres une allure à la fois de vision d'une lucidité obsessionnelle pour les structures et d'une inconsistance fantomatique pour la matière. Et c'est, à notre sens, cette alliance paradoxale d'un formalisme fantomatique qui nous impose la *vision* d'un objet sonore pur et des compositeurs neufs qui l'illustrent depuis des siècles sans que nous les connaissions vraiment. Evidemment, la *choséité auditive* de Théméli et notre conception tendent à se rapprocher dans les œuvres plus franchement formelles, je veux dire celles où la logique des formes musicales passe au premier plan. Telle a été notamment la Fugue de Bach, dont la construction avait la rigueur d'une cathédrale. Dans l'interprétation des romantiques, Schubert, Brahms, Schuman, Chopin, ce n'est pas leur musicalité (en notre sens) qui a été mise en valeur, mais là encore, le jeu des formes sous-jacentes qui a fait sailli comme une musculature et qui a conféré à ces œuvres beaucoup moins d'attrait chatoyant ou de caractère « bel orage » mais un sens plus profond et plus complexe et,

curieusement, plus sain, sans doute parce qu'elle en faisait sentir l'équilibre et la construction. Mais, n'en doutons pas, ce n'est pas ainsi que l'entendaient les compositeurs eux-mêmes.

Ceci dit, il reste à s'incliner bien bas et à admirer sans aucune réserve la magnifique technique de Théméli, fruit de quel travail, nourri de quel courage, de quel amour aussi !

\*  
\*\*

L'idée de la Société de Musique de nous présenter dans la première moitié de la saison une série de virtuoses sous la devise : « Ils sont tous jeunes, ils sont tous pleins de talent » est excellente. On a pu ainsi les comparer entre eux et se faire une idée de la jeune génération d'artistes. Il était juste aussi de ne pas leur porter ombrage, ne fut-ce que monétairement en ne plaçant pas de concerts de grands maîtres parmi eux. La Société de Musique, cependant, encouragerait davantage les concertistes les moins connus en réduisant de moitié environ le prix des fauteuils à l'Ewart Memorial Hall.

C'est avec un sentiment de légitime satisfaction, d'autre part, que parmi ces virtuoses nous comptons trois résidents d'Egypte, Astrinidis, Manouk Parikian et Théméli.

ALEXANDRE PAPADOPOULO





